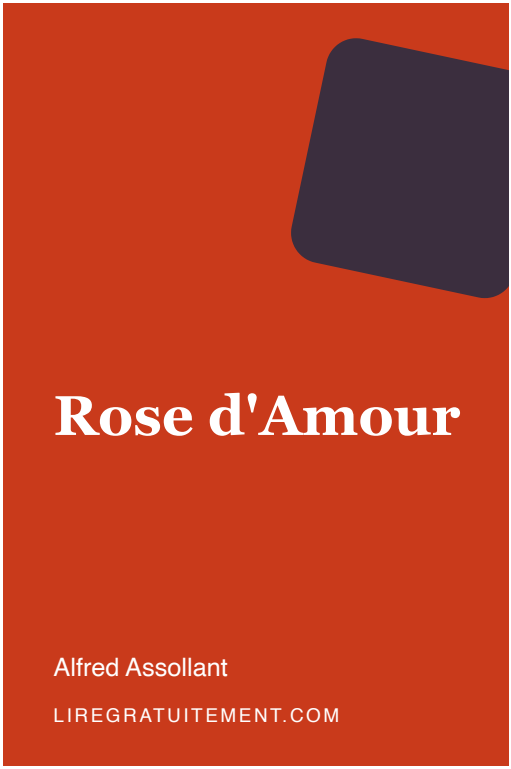


Rose d'Amour

Assollant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

J'avais à peu près dix ans quand je fis connaissance avec Bernard...

Mais avant tout, madame, il faut que je vous parle un peu de ma famille.

Mon père était charpentier, et ma mère blanchisseuse. Ils n'avaient pour tout bien que cinq filles dont je suis la plus jeune, et une maison que mon père bâtit lui-même, sans l'aide de personne, et sans qu'il lui en coûtât un centime. Elle était perchée sur la pointe d'un rocher qu'on s'attendait tous les jours à voir rouler au fond de la vallée, et qui, pour cette raison, n'avait pas trouvé de propriétaire. Quand j'étais enfant, j'allais m'asseoir à l'extrémité du rocher, sur une petite marche en pierre, d'où l'on pouvait voir, à trois cents pieds au-dessous du sol, la plus grande partie de la ville.

Mon père, après sa journée finie, venait s'asseoir à côté de moi. Son plaisir était de me prendre dans ses bras et de regarder le ciel, sans rien dire, pendant des heures entières. Il ne parlait, du reste, à personne, excepté à ma mère, et encore bien rarement, soit qu'il fût fatigué du travail,--car la hache et la scie sont de durs outils,--soit qu'il pensât, comme je l'ai cru souvent, à des choses que nous ne pouvions pas comprendre. C'était, du reste, un très-bon ouvrier, très-doux, très-exact et qui n'allait pas au cabaret trois fois par an.

Si mon père était silencieux, ma mère en revanche parlait pour lui, pour elle, et pour toute la famille. Comme elle avait le verbe haut et la voix forte, on l'entendait de tout le voisinage; mais ses gestes étaient encore plus prompts que ses paroles, et d'un revers de main elle rétablissait partout l'ordre et la paix. Sa main était, révérence parler, comme un vrai magasin de tapes, et la clef était toujours sur la porte du magasin. Au premier mot que nous disions de travers, mes soeurs et moi, la pauvre chère femme (que le bon Dieu ait son âme en son saint paradis!) nous choisissait l'une de ses plus belles giffles et nous l'appliquait sur la joue.

Et croyez bien, madame, que nous n'avions pas envie de rire, car ses mains, endurcies par le travail, avaient la pesanteur de deux battoirs. Du reste, bonne femme, qui pleurait comme une Madeleine les jours d'enterrement, et qui aurait donné pour mon père et pour nous son sang et sa vie; mais quant à crier, battre et se disputer avec ses voisins, elle n'y aurait pas renoncé pour un empire.

Mon père, qui était la bonté même, voyait et entendait tout sans se plaindre, se contentait de lever quelquefois les épaules,--ce qui ne le sauvait même pas de tout reproche. Mais il était dur à la peine. Il disait souvent: «Nous ne sommes pas en ce monde pour avoir nos aises; et, puisque nous ne pouvons pas avoir d'enfants sans nos femmes, il faut savoir supporter nos femmes.» On l'appelait le vieux _Sans-Souci_, parce que jamais personne n'avait pu le mettre en colère, ni homme, ni enfant, ni créature vivante, et qu'il n'aurait pas donné une chiquenaude, même à un chien, excepté pour se défendre de la mort.

Un jour, en revenant du lavoir, ma mère se sentit fort altérée et toute en sueur. Elle but un grand verre d'eau froide, tomba malade et mourut la semaine suivante. Mon père la mena au cimetière sans pleurer, et revint à la maison avec mes soeurs et moi. Il nous embrassa toutes, donna les clefs de ma mère à ma soeur aînée, qui avait déjà dix-huit ans, s'assit dans le coin de la cheminée, et mit sa tête entre ses mains. A dater de ce jour-là, le vieux _Sans-Souci_, qui n'avait guère parlé jusque-là, ne parla plus du tout: il avait l'air de rêver nuit et jour, et nous-mêmes, intimidées par son silence, nous ne parlions plus qu'à voix basse pour ne pas l'interrompre dans ses rêves.

Cependant mes soeurs se marièrent l'une après l'autre, quand l'âge fut venu, et laissèrent là mon père, avec qui je restai bientôt seule. J'avais alors dix ans, et ce fut vers ce temps-là, comme je vous le disais en commençant, que je fis pour la première fois connaissance avec Bernard, dit l'_Éveillé_ et le _Vire-Loup_. Car vous savez, madame, que c'est assez la coutume chez nous de donner des surnoms aux garçons comme aux filles, et que ces surnoms font souvent oublier le nom que nous a donné notre père. Moi, par exemple, quoiqu'à l'église et à la mairie l'on m'ait appelée Marie, je n'ai jamais, depuis l'âge de douze ans, répondu qu'au nom de _Rose-d'Amour_, que les filles de mon âge me donnaient par dérision, et que les garçons répétaient par habitude.

Car il faut vous dire, madame, et vous devez le voir aujourd'hui, que je n'ai jamais été jolie, même au temps où l'on dit communément que toutes les filles le sont, c'est-à-dire entre seize et dix-huit ans. J'avais les cheveux noirs, naturellement, les yeux bleus et assez doux, à ce que disait quelquefois mon père, qui ne

pouvait pas se lasser de me regarder; mais tout le reste de la figure était fort ordinaire, et si j'ajoute que je n'étais ni boiteuse, ni manchotte, ni malade, ni mal conformée, que j'avais des dents assez blanches, et que je riais toute la journée, vous aurez tout mon portrait.

Du reste, on m'aimait assez dans le voisinage, parce que je n'avais jamais fait un mauvais tour ni donné un coup de langue à personne ce qui est rare parmi les pauvres gens, et plus rare encore, dit-on, chez les riches.

Il ne faudrait pas croire que je fusse le moins du monde malheureuse de vivre avec mon père, quoiqu'il ne me dit pas six paroles par jour, si ce n'est pour les soins du ménage, et que nous n'eussions pas toujours de quoi vivre. Les gens qui se portent bien et qui travaillent n'ont pas de très-grands besoins: un petit écu leur suffit pour la moitié d'une semaine, et s'il ne suffit pas, ils prennent patience, sachant bien que la vie est courte, que la bonne conscience est mère de la bonne humeur, et que la gaité vaut tous les autres biens.

Tous les soirs, après souper, dans la belle saison, j'allais me promener avec mon père et quelques voisins dans la campagne; nous montions dans ce bois de châtaigniers que vous connaissez et qui est sur la hauteur, à une demi-lieue de la ville. Là, mon père se couchait sur le gazon, les yeux tournés vers les étoiles, et moi je courais autour de lui avec les enfants de mon âge. L'hiver, nous restions au coin du feu, tantôt chez nous, tantôt chez le père Bernard, dit _Tape-à-l'Oeil_, afin de ménager le bois, qui ne se donne pas dans notre pays, et qui coûte aussi cher que le pain.

Un soir, c'était au mois d'avril, mon père ne voulut pas venir avec nous, et me laissa aller au bois avec plusieurs autres garçons et filles sous la conduite de la mère Bernard, qui était une femme très respectable et âgée. Tout en courant, je m'égarai un peu dans le bois qui n'était pas toujours sûr; les loups y venaient quelquefois de la grande forêt de la Renarderie, qui n'est qu'à six lieues de là. Justement, ce jour-là des chasseurs avaient fait une battue dans la forêt, et un vieux loup, pour échapper aux chiens, s'étant jeté dans la campagne, avait cherché un asile dans le bois où je courais.

J'étais seule, avec un jeune garçon plus âgé que moi de trois ans, qu'on appelait Bernard l'_Éveillé_, lorsqu'au détour du sentier je vois venir à moi le loup, une grande et énorme bête, avec une gueule écumante et des yeux étincelants que je vois encore. Je pousse des cris affreux et je veux fuir: mais le loup, qui peut-être ne songeait pas à moi, courait pourtant de mon côté et allait m'atteindre; j'entendais déjà le bruit de ses pattes qui retombaient lourdement sur la terre et froissaient les feuilles des arbres dont les chemins étaient couverts depuis l'hiver, lorsque tout à coup Bernard l'_Éveillé_ se jette au-devant de lui. Comme il n'avait ni arme ni bâton, il quitte sa veste, attend le loup, et, le voyant à portée, la lui jette sur la tête pour l'étouffer.

En même temps il m'appelle à son secours; mais j'étais bien embarrassée, et pendant qu'avec les manches de sa veste il cherchait à étouffer le loup, je poussais des cris effrayants au lieu de l'aider. Le loup, tout enveloppé dans la veste de Bernard, poussait de sourds hurlements, se dressait contre lui, et cherchait à le mordre et à le déchirer. Je ne sais pas comment l'affaire aurait fini, si les chasseurs et les chiens qui le poursuivaient depuis plu-

sieurs lieues n'étaient pas arrivés en ce moment pour délivrer Bernard. Le loup fut tué d'un coup de couteau de chasse, les chasseurs firent de grands compliments à Bernard pour son courage, et l'on nous remit tous deux dans notre chemin. Madame, cette petite aventure a décidé de ma vie.

Vous devinez aisément comment Bernard fut reçu par mon père lorsqu'il eut appris mon danger, et la manière dont il m'en avait tirée. De ce jour-là, Bernard devint notre ami le plus cher et ne nous quitta plus, surtout le dimanche. Il perdit son surnom de l'Éveillé pour celui de _Vire-Loup_, qui rappelait son courage, et mon père ne fit plus une partie de campagne sans y inviter Bernard, qui, de son côté, ne se fit pas prier, et ne me quittait pas plus que mon ombre.

II

A parler sincèrement, madame, je crois que les belles demoiselles des villes qui ont des chapeaux de velours, des crinolines, des robes de soie, des écharpes, des cachemires, des bagues, des bracelets, et généralement tout ce qui leur plaît et tout ce qui coûte cher, ne sont pas moitié si heureuses que nous avant leur mariage, ni peut-être même quand elles sont mariées; et je vais vous en dire la raison.

S'il leur prend fantaisie d'avoir un amoureux et de courir les champs avec lui (en tout bien tout honneur s'entend), et d'admirer la lune, et l'herbe verte des prés, et la hauteur des arbres, et la beauté du ciel, et les étoiles qui ressemblent à des clous d'or, et qui font rêver si longtemps à des pays inconnus et magnifiques,

on les enferme dans leurs chambres, on tourne la clef à double tour, et on les engage à lire l'Écriture sainte, qui est une très bonne lecture, ou l'Imitation de Jésus-Christ.

Et si l'on veut agir plus doucement avec elles, on leur fait de beaux et longs sermons qui durent trois heures ou trois quarts d'heure, sur la manière de penser, de parler, de s'asseoir, de regarder les jeunes gens du coin de l'oeil sans en faire semblant, et d'attendre après sur des chaises qu'ils viennent les chercher, soit pour la danse, soit pour le mariage, et de ne pas écouter un mot de ces beaux jeunes gens si bien gantés, cirés, frisés et pommadés, à moins que les parents n'aient connu d'abord s'ils sont riches ou s'ils sont pauvres, s'ils ont des places ou s'ils n'en ont pas, si la famille est convenable, et plusieurs autres belles choses qui sont sagement inventées pour refroidir l'inclination naturelle des deux sexes à s'aimer l'un l'autre et à se le dire.

Tout cela, madame, est sans doute très juste, très bien arrangé et très nécessaire pour sauver de toute atteinte la fragilité des demoiselles; mais il faut dire aussi que ce serait à les faire périr d'ennui si elles n'avaient la consolation de penser que leurs mères se sont ennuyées de la même façon et n'en sont pas mortes, et qu'étant aussi bien constituées que leurs mères, elles n'en mourront sans doute pas davantage.

Cependant une Anglaise qui travaillait dans le même atelier que moi m'a souvent assuré que les demoiselles de son pays n'étaient pas plus surveillées que nos ouvrières, qu'elles couraient les champs avec les jeunes gens, qu'elles faisaient des parties de plaisir, et que cela ne les empêchait pas de se bien conduire et de se bien marier. Mais, comme vous savez, madame, chacun est juge de ses affaires, et si l'on a décidé qu'en France les

demoiselles baisseraient toujours les yeux, tiendraient les coudes attachés au corps, ne parleraient que pour répondre et jamais pour interroger, c'est leur affaire et non la mienne.

Permettez-moi seulement de dire que j'aime mieux, toute pauvre qu'elle est, la condition d'une ouvrière qui fait sa volonté matin et soir, que celle d'une demoiselle qui aurait en dot des terres, des prés, des châteaux, des fabriques et des billets de banque, et qui obéit toute sa vie,--fille à son père, et femme à son mari.

Pour moi, qui avais le bonheur de n'être pas gardée à vue, et tenue dans une chambre comme une demoiselle, et surveillée à tout instant, et écartée de la compagnie des garçons, ni d'aucune compagnie plaisante et agréable, je n'attendis pas quinze ans pour avoir mon amoureux en titre, qui, fut, comme vous pensez bien, Bernard l'_Éveillé_, Bernard le _Vire-Loup_, mon sauveur Bernard.

Je ne vous apprendrai rien, je crois, madame, en vous disant que nos amours étaient la plus innocente chose du monde, et que la sainte Vierge et les saints pouvaient les regarder du haut du Paradis, sans rougir. Bernard avait dix-sept ans, et j'en avais quatorze. Nos amours consistaient surtout à nous promener ensemble, le dimanche, à cueillir des églantines le long des haies ou des noisettes et des mûres dans les buissons, ou encore dans les grands jours,--jours de fête, ceux-là!--à boire du lait chaud dans les villages voisins.

Mon père qui craignait par-dessus tout de me contrarier, et qui avait d'ailleurs confiance en moi, nous laissait souvent tête à tête dans ces promenades. Et pourquoi aurions-nous fait du mal?

Savions-nous seulement, excepté par les discours des vieilles gens, ce que c'était que le mal? Que pouvions-nous désirer de plus? Nous nous voyions tous les jours, nous nous aimions, nous nous l'étions dit cent fois, nous voulions nous marier ensemble; nos parents le voyaient et en étaient contents; les camarades de Bernard faisaient la cour aux autres filles de mon âge, comme lui à moi, et personne ne le trouvait mauvais: c'est le moyen de choisir son mari longtemps d'avance, de le bien connaître, de s'accommoder à son humeur, ou de l'accommoder à la sienne propre; qu'est-ce qu'on pourrait reprendre à cela?

Maris et femmes, dans notre monde tout est jeune; comme les garçons n'ont point d'argent, ils ne peuvent pas courir après des femmes de mauvaise vie qui leur feraient dépenser leur jeunesse et leur santé; comme les filles en ont encore moins, et que personne n'a dix écus à côté d'elles, elles ne pensent pas à acheter des choses qui coûtent cher. Un bonnet blanc, une robe d'indienne, un fichu rouge ou bleu, voilà toute la toilette. Comment la jeunesse ne serait-elle pas heureuse?

Aussi étions-nous heureux, Bernard et moi, parfaitement heureux, et nous comptions bien que ce bonheur durerait toujours. Bernard était un grand garçon, leste, bien fait, dégagé, un peu mince, qui chantait toujours, qui riait, qui m'aimait, et qui n'avait pas deux idées en dehors de moi, ni une volonté contraire à la mienne. Ses parents, qui étaient assez riches (la maison et le jardin valaient bien cinq mille francs), n'étaient pas fiers ni avares, et ils ne cherchaient pas à contrarier ses inclinations; et quoique je n'eusse pas deux cents francs de dot à attendre du vieux _Sans-Souci_, mon père, et que pour des pauvres gens la diffé-

rence entre nous fût énorme, son père et sa mère n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. Ils m'aimaient comme leur fille.

Souvent Bernard me disait: «Ma petite Rose-d'Amour (c'était le nom que mes amies m'avaient donné, justement parce que je n'étais pas belle), je t'aime à la folie, et les autres ne sont rien auprès de toi. Tu es toujours de l'avis de tout le monde, tu ne contraries personne, tu es gaie comme un chardonneret, et si mes camarades pouvaient te voir et t'entendre tous les jours comme je te vois et t'entends, il seraient tous amoureux de toi. Quand tu leur parles, je sens quelque chose qui me serre le coeur, et quand tu les regarde avec ces yeux bleus qui sont si beaux qu'il n'y en a de pareils à la ronde, j'ai des envies de me jeter sur eux et de leur arracher un par un tous les cheveux de la tête... Et toi, Rose-d'Amour, comment m'aimes-tu?»

Je répondais à mon tour:

«Mon bon Bernard, mon cher Vire-loup, je t'aime comme je peux, c'est-à-dire de toutes mes forces.

--Ce n'est pas assez,» disait Bernard.

Et nous commencions une dispute qui n'était pas près de finir, et qui valait toujours quelque chose à Bernard, car les disputes d'amoureux ne vaudraient guère si elles ne finissaient par un raccommodement, et le raccommodement par un baiser.

Pardonnez-moi, madame, de vous dire tout cela et de vous ennuyer de tous ces détails. Hélas! c'est le temps le plus heureux de ma vie, et il me semble, lorsque je vous le raconte, boire dans la même tasse un reste de crème qu'on aurait oublié par mégarde. Mais ces temps heureux allaient finir.

Quand Bernard eut vingt ans et moi dix-sept, nos parents pensèrent à nous marier. Le vieux _Sans-Souci_ commençait à s'inquiéter de nos amours, pourtant si innocentes, et, n'eût été la conscription, il nous aurait mariés tout de suite; mais vous savez ce que c'est que la conscription, et comme elle dérange souvent la vie la mieux réglée et les projets les mieux établis. Pouvais-je épouser Bernard pour le voir s'enrôler six mois après, prendre le sac et le fusil, et passer sept ans aux pays lointains? Il fut donc décidé que nous attendrions ce terme fatal avant de nous marier.

Ce n'est pas sans délibérer beaucoup qu'on prit cette résolution. Comme les parents de Bernard étaient riches et avaient dans leur maison trois locataires qui payent chacun cent francs, il aurait été facile de trouver un remplaçant à mon pauvre Bernard; car si l'argent est bien précieux aux pauvres gens, encore vaut-il mieux donner son argent que ses enfants. D'ailleurs, cette année-là, les remplaçants étaient fort chers, vous vous en souvenez, madame: c'était en 1840, et l'on disait chez nous que ceux qui partiraient cette année-là seraient tués à la guerre comme au temps du grand Napoléon, et qu'il n'en échapperait pas un sur dix, et que ceux qui reviendraient dans leurs foyers seraient estropiés à jamais.

Quand on nous dit tout cela, et que les remplaçants coûteraient au moins trois mille francs pièce, la somme était si grosse qu'elle fit reculer les parents de Bernard, et qu'il fut résolu qu'on s'en remettrait au hasard, et qu'on ne prendrait aucune précaution contre le mauvais numéro. Je ne sais pas ce que pensa Bernard; mais il fit bonne contenance devant moi et me dit: «Rose-d'Amour, compte sur moi comme je compte sur toi, et ne crains rien. S'il faut partir, je partirai, je resterai sept ans en Afrique, ou

en Allemagne, ou en Italie; mais dans le pays où l'on m'enverra, je ne penserai qu'à toi, je n'aimerai que toi, et si tu m'aimes encore dans sept ans nous serons heureux tout comme aujourd'hui, foi de Bernard!» Je le crus sur parole, mais je ne pus m'empêcher de pleurer. Sept ans! Hélas! madame, quand on est jeune et qu'on aime, sept ans, c'est la vie entière.

Parmi les larmes, je ne pus m'empêcher de dire: «Ah! la maudite conscription!» Sur quoi mon père, le vieux _Sans-Souci_, me dit en me prenant sur ses genoux: «Mon enfant, c'est la loi. Ce n'est pas nous qui l'avons faite, mais que veux-tu? c'est la loi... Et après tout, Bernard, s'il y a guerre, tu reviendras peut-être colonel, ou général, ou maréchal comme au temps de l'autre».

Pauvre père! il cherchait à me consoler, mais je voyais bien sa tristesse qui était peut-être plus forte que la mienne parce que les vieilles gens désespèrent aisément de tout; les jeunes, au contraire, croient toujours que le bon Dieu va venir à leurs secours.

Enfin arriva le jour du tirage, et mon pauvre Bernard, plus mort que vif, s'en alla tirer le billet de l'urne. 19? Ah! madame, quand nous vîmes ce malheureux numéro, je sentis mon coeur défaillir, et je serais tombée à la renverse au milieu de la salle où se faisait le tirage, si mon père ne m'avait pas soutenue. Bernard s'avança vers nous:

«Eh bien! ma pauvre Rose-d'Amour, dit-il tout pâle, c'est fini: je vais partir.

--Tu vas partir, lui répondit assez rudement mon père, mais tu ne vas pas mourir. Allons, donne-lui le bras et ramène-la à la maison».

Quel retour! Il me semblait voir Bernard pour la dernière fois. Vous auriez cru assister à un enterrement.

«Encore s'il était borgne ou bossu! disait toujours mon père, qui faisait semblant de rire pour secouer notre tristesse. Mais non, ce gaillard-là est droit comme un I, il est joli garçon, il ferait trois lieues à l'heure: jamais le gouvernement ne voudra s'en priver pour toi, ma pauvre enfant.»

Le soir, on délibéra dans les deux familles sur ce qu'il fallait faire.

III

Bernard et moi nous assistions au conseil.

«Ah! dit le père Bernard, il est bien dur de travailler toute sa vie et d'amasser avec beaucoup de peine quatre ou cinq mille francs pour en faire cadeau au gouvernement ou n'importe à qui, quand on est vieux et quand on ne peut plus travailler».

Mon père, qui était là, ne répliqua rien. Comme il n'avait pas de dot à me donner, il était trop fier pour engager les parents de Bernard à faire donner un remplaçant à leur fils. Ce fut la mère de Bernard qui répondit à son mari.

«Écoute, mon vieux. Ces trois mille francs qu'il nous faudra donner nous mettront sur la paille, c'est vrai; mais aimerais-tu mieux que Bernard partît pour l'armée, qu'il tint un fusil dans les mains, qu'il allât tuer l'ennemi, qu'il en fût tué ou estropié, pendant que nous jouirions ici bien tranquillement de l'argent gagné,

et que nous aurions de bonne viande à manger et de bon vin à boire tous les jours que Dieu nous donne?

A chaque bouchée ne penserais-tu pas que Bernard est là-bas, qu'il a froid, qu'il a faim peut-être, qu'on nous le tue? Et cette pensée ne te couperait-elle pas l'appétit? Pour moi, je suis vieille, infirme, je n'ai pas longtemps à vivre, je n'ai pas d'autre enfant que Bernard, et je veux voir les siens avant de mourir. Qu'il en coûte ce qu'il pourra, il faut lui donner un remplaçant.

--Comme tu voudras, dit le vieux. Crois-tu que je n'aime pas Bernard autant que toi, et que je n'ai pas envie de voir une demi-douzaine de marmots grimper sur mes genoux et me tirer les cheveux et la barbe? Va, va, je ne regrette pas plus mon argent que toi. Allons, viens ici, Bernard, et toi, ma petite Rose-d'Amour, ne pleure pas comme une fontaine, tu auras ton amoureux. C'est convenu: embrassez-vous, et que ce soient là vos fiançailles. Demain, je vais chercher quelqu'un à qui je puisse vendre ma maison.

--Mais je ne veux pas que tu la vendes! s'écria mon pauvre Bernard. Je ne veux pas que ma mère et toi vous soyez ruinés pour moi. Je partirai. Rose-d'Amour m'attendra, je le sais; je reviendrai à cheval et avec des épaulettes comme un seigneur, et nous nous marierons dans sept ans comme Jacob et Rachel.

--Tais-toi, dit le père, et ne parle ni de Rachel ni de Jacob, ni de sept ans. Je veux voir ton premier-né l'année prochaine, et si Rose d'Amour manque à nous le donner, je me fâcherai tout de bon. Allons, à quinze jours la noce. Est-ce décidé, vieux _Sans-Souci_?

--Si ça plaît aux enfants, répondit mon père, je ne suis pas pour les contrarier».

Vous croyez, madame, que j'allais être la plus heureuse des femmes? Attendez la fin. Ah! la tuile tombe toujours sur celui qui ne l'attend pas.

Huit jours avant celui qui était fixé pour notre mariage, le père Bernard avait trouvé un bourgeois qui consentait à lui prêter trois mille francs hypothéqués sur la maison et le jardin, qui en valaient à peu près deux fois autant. Aussitôt, il vint chez nous, le soir, pour nous annoncer cette bonne nouvelle.

«Eh bien! vieux _Sans-Souci_, dit-il, l'affaire est faite, et Bernard va se marier. C'est Malingreux qui les prête. Tu connais Malingreux, ce petit homme sec, avec un nez de fouine, qui est une si bonne pratique pour les huissiers? Quand je dis qu'il les prête, c'est une manière de parler, car il ne déboursera pas un centime, mais il me les fait prêter par un propriétaire, à 5 pour 100. Ce n'est pas trop cher, hein, pour Malingreux?

--Ma foi, dit mon père, je ne l'en aurais pas cru capable.

--Oui, mais le propriétaire lui-même, qui ne les a pas, est obligé de les emprunter à un notaire, à 6 pour 100.

--Six et cinq, ça fait onze, dit mon père.

--Oui, onze et trois pour la peine de Malingreux, cela fera quatorze, sans comprendre les renouvellements. Enfin, Bernard est sauvé de la conscription, c'est tout ce que nous voulions. Ce sera à lui et à Rose-d'Amour de regagner ma pauvre maison, et d'économiser jour et nuit. Et maintenant viens, _Sans-Souci_. Veux-tu venir avec nous faire une partie à Saint-Sulpice? Nous dîne-

rons au cabaret avec toute la famille, excepté ma femme, qui ne peut pas aller si loin. Rose-d'Amour et Bernard seront bien aises de se promener ensemble.»

Le lendemain nous partions huit ou dix, ensemble, à pied, pleins de joie comme pour une noce. J'avais pris le bras de Bernard, et nous marchions les premiers à plus d'un quart de lieue en avant. Jamais nous n'avions été si gais. Pensez un peu, madame, si jeunes, si heureux, contents de nous-mêmes, de nos parents, de nos amis, du bon Dieu et de toute la nature, délivrés d'ailleurs de toute inquiétude pour l'avenir, nous étions dans un de ces jours qu'on ne rencontre pas trois fois dans la vie.

Saint-Sulpice est un village de quarante ou cinquante maisons, à deux lieues de chez nous. Derrière chaque maison sont des près et des chènevières. Au milieu du village est une grande place avec une belle église, consacrée à saint Sulpice, un saint à qui l'on a coupé la tête dans les anciens temps, et dont les reliques font encore des miracles. Tout le village est très-beau et bien situé sur le penchant de la montagne. Les prairies sont les meilleures du département, on les fauche trois fois par an, et les boeufs si beaux que j'entends dire qu'on les envoie à Paris, pour être servis sur la table de l'empereur. Vous savez mieux que moi, madame, si l'on m'a dit la vérité.

La plus belle maison du village est un grand cabaret, toujours plein le dimanche, et où les gens de la ville vont quelquefois dîner comme les gens de la campagne. On y trouve toujours des pâtés, du veau rôti, des fruits, du lait, du vin d'Auvergne, de la bière et du cassis: et comme, à cause des chemins qui sont très mauvais dans nos montagnes, il est plus commode d'aller à pied, on a toujours faim et soif en arrivant.

Nous n'étions pas, vous pensez bien, pour faire autrement que les autres, et nous ne tardâmes pas beaucoup à nous mettre à table. On but et l'on mangea comme à la noce; et de fait, c'était notre noce qu'on célébrait. Après dîner on dansa de toutes ses forces. Nous avions amené un vieux joueur de violon qui nous joua les plus belles bourrées du pays, et nous fit sauter comme des Basques, ou comme des tanches dans la friture. Peu à peu on s'échauffa de telle sorte, que les plus vieux se mirent de la partie et voulurent danser comme les autres.

Le vieux _Sans-Souci_ lui-même ne se fit pas prier: on invita les paysans et les paysannes qui étaient là et qui nous regardaient, à danser avec nous, et bientôt toute la commune, le maire en tête, se mit en branle, et commença à faire un tel vacarme qu'on n'entendait pas le son des cloches qui appelaient les paroissiens à vêpres.

Pour moi, je dansais de mon mieux avec Bernard sans que personne s'occupât de nous, tant le tumulte et les cris de joie empêchaient de rien remarquer.

Quant au père de Bernard, il était d'une gaieté folle; le vin et la danse avaient réjoui sa vieillesse, il parlait de ses petits-enfants et chantait des chansons à boire. Enfin la nuit vint, et nous retournâmes à la ville.

Comme nous arrivions, nous vîmes une grande flamme s'élever au-dessus du faubourg. C'était la maison de Bernard qui brûlait. Sa mère, restée seule et infirme, avait, sans y penser, mis le feu aux rideaux de son lit. On l'avait sauvée à grand'peine. La rivière était loin, on n'eut pas d'eau pour l'incendie, et la maison fut brûlée tout entière sans qu'on put en retirer une chaise.

«Allons, dit le père Bernard, plus de maison, plus d'hypothèque; plus d'hypothèque, plus d'argent; plus d'argent, plus de remplaçant, plus de Bernard. Mes enfants, il faut vous séparer, Bernard partira dans dix jours. Ma pauvre Rose, vos amours sont finies pour l'éternité, à moins que vous n'attendiez ce garçon pendant sept ans; et sept ans, croyez-moi, c'est beaucoup.»

Bernard ne dit pas un mot: on aurait cru que le tonnerre venait de tomber sur sa tête. Pour moi, je me sauvai dans ma chambre, et je pleurai toute la nuit.

Le vieux _Sans-Souci_, qui s'inquiétait d'entendre mes sanglots à travers la cloison, se leva au milieu de la nuit et m'embrassa en disant:

«Pauvre Rose!»

Il était loin de connaître tout mon malheur! Hélas! madame, à l'insu de nos parents, nous étions déjà mariés devant Dieu, et, depuis quelques jours, je n'avais plus rien à refuser à Bernard.

IV

Jusque-là, madame, je n'avais jamais eu l'ombre d'un regret ni d'un remords. A partir de cette fatale journée, je n'eus pas un moment de repos intérieur. Je voyais mon bonheur détruit, mon mari perdu, et, ce qui était pire encore, je n'avais même pas la consolation d'une bonne conscience. Ma vie était gâtée, je le voyais, je le sentais, et quoique personne ne le sût, excepté Bernard, je n'osais lever les yeux sur personne; il me semblait qu'on y aurait lu ce que je voulais me cacher à moi-même. Enfin, je

commençai à avoir honte de moi-même. Avoir honte, madame, n'est-ce pas le pire tourment qu'on puisse souffrir en ce monde?

Cette douleur était d'autant plus vive que Bernard, son père et sa mère étant sans asile à cause de l'incendie de leur maison, furent obligés de venir habiter pendant quelque temps dans celle de mon père, et que je me trouvai tous les jours, matin et soir, en face de Bernard. Moi, si vive autrefois, si gaie, je me sentais triste à tout moment et je ne disais pas trois paroles par jour. Mon père lui-même finit par s'en étonner et par en chercher la cause, car il voyait bien qu'il y avait au fond de ce silence quelque chose de plus que la tristesse de voir partir Bernard. Il me fit plusieurs questions, mais je n'osai répondre, je n'osai surtout lui dire la vérité. Et d'ailleurs, quel remède?

Ce qui vous étonnera peut-être, c'est que Bernard lui-même paraissait presque aussi confus que moi de la faute que nous avions commise. Soit qu'il commençât d'en craindre les suites, soit qu'il devinât ma tristesse et ma honte et qu'il se reprochât d'en être cause, soit enfin qu'il fût entièrement occupé de l'idée de partir et de me quitter peut-être pour toujours, il reprit avec moi le ton et les manières d'un frère, comme auparavant.

Enfin, il reçut l'ordre de partir et de rejoindre son régiment. Cette nouvelle, que nous attendions tous les jours, fut cependant pour nous comme le coup de la mort. Sa vieille mère poussait des cris déchirants:

«Ah! malheureuse! disait-elle, c'est moi qui l'égorge et qui le tue! C'est moi qui ai brûlé la maison, c'est moi qui envoie mon fils à la mort!»

Et s'adressant à son mari:

«C'est ta faute aussi vieux fou, vieux propre à rien, qui ne penses tout le long du jour qu'à boire, manger, dormir et te promener! Tu avais bien besoin d'inventer cette promenade de Saint-Sulpice et ces dîners, et de courir les cabarets, et de vider les bouteilles, et de danser comme un pantin, à ton âge! Quand on pense qu'il a cinquante-cinq ans, l'âge de Mathusalem, et que monsieur veut encore danser dans les prés avec toutes les filles du canton! Sans-coeur, va!

--Ma femme, dit le vieux Bernard, je n'ai que cinquante-trois ans.

--Cinquante-trois ou soixante-dix, n'est-ce pas la même chose, vieux sans cervelle, vieux mange-tout!

--Eh! pauvre mère! dit Bernard.

--Tais-toi, dit-elle, ce n'est pas à toi de m'apprendre à parler. Je ne suis pas encore folle, n'est-ce pas, ni imbécile, pour recevoir des conseils de mes enfants.

--Allons, voisine..., interrompit mon père.

--Et vous aussi, vieux _Sans-Souci_, qui avez toujours la pipe à la bouche et qui avez fait mourir votre femme de chagrin, faut-il encore que vous veniez vous mêler des affaires de tout le monde? C'est assez d'avoir renversé votre soupe, voyez-vous; il ne faut pas venir encore cracher dans celle des autres. Ce n'est pas parce que nous ne sommes plus riches comme auparavant qu'il faut croire que vous me ferez la loi. Pauvreté n'est pas vice, voyez-vous, vieux _Sans-Souci_, et les Bernard ont toujours eu la tête près du bonnet; et il ne faut pas croire qu'il n'y a qu'une fille ici et que Bernard n'en trouverait pas d'autre à épouser: car, pour les

filles, nous en avons, Dieu merci, par douzaines, et, toute brûlée qu'est ma maison, Bernard n'est pas encore un parti à dédaigner, et je connais des filles d'huissier qui s'en lécheraient les doigts bien volontiers; mais il n'est pas fait pour leur nez.»

A ces mots, mon père se mit à bourrer tranquillement sa pipe en faisant signe du coin de l'oeil au père Bernard.

«Oui, oui, j'entends bien vos signes, vieux sans-coeur, vieux _Sans-Souci_, dit-elle. Vous avez l'air de dire à Bernard: Laisse couler l'eau, ou: Autant en emporte le vent, car vous vous entendez tous entre hommes comme larrons en foire. Au lieu de pleurer comme moi mon pauvre Bernard et de le tirer d'embarras et du service militaire, vous fumez là vos pipes comme des va-nu-pieds. Eh bien! c'est moi qui le sauverai, moi, sa mère.

--Comment? dit le vieux Bernard.

--J'irai chez le maire, j'irai chez le sous-préfet, j'irai chez le préfet, chez le général, s'il le faut, mais je ne laisserai pas emmener mon enfant, car ils vont me l'emmener et me le faire tuer en Afrique, pour sûr.

--Va! dit le père.

--Oui, va, c'est bientôt dit. Et comment veux-tu que j'aille? Est-ce que je les connais, moi, ces gens-là et ces seigneurs? Mais tu me laisses toujours la besogne sur le dos, grand fainéant, et tu engraisses là au coin du feu, les mains dans les poches, pendant que je trotte et que je cours par les chemins, sous la pluie, le vent et la neige; cherchant le pain de la famille.

--Alors n'y va pas, reprit le vieux Bernard.

--Oui, n'y va pas! Et si je n'y vais pas, qui donc ira? Est-ce toi, vieille poule mouillée, homme de carton, boeuf au pâturage? Et tu auras le coeur et le front de laisser partir notre enfant, notre dernier enfant, le seul qui nous soit resté de quatre que j'ai nourris! Pauvre Bernard, pauvre ami, soutien de ma vieillesse, qui donc t'aimera, puisque ton père te jette là au coin de la borne comme une vieille casquette?»

Les deux hommes se levèrent et allèrent s'asseoir sur un banc devant la porte pour fumer tranquillement leurs pipes; mais leur tranquillité ne fit qu'irriter davantage la pauvre femme, qui se mit à dire que tout le monde l'abandonnait, qu'elle le voyait bien, qu'on ne lui parlait même plus, qu'elle était bonne à porter en terre, que le plus tôt serait le meilleur, et qui, finalement, fondit en larmes et embrassa Bernard en sanglotant pendant plus d'une heure.

A ce moment, les forces lui manquèrent. Elle se jeta sur son lit et s'endormit. C'était le moment que nous attendions, Bernard et moi, sans nous le dire. Nos pères étaient rentrés et s'étaient couchés aussi; car le chagrin même ne pouvait pas leur faire oublier le travail du lendemain, et les pauvres gens, par bonheur, ont trop d'affaires pour se lamenter éternellement, comme ceux qui ont des rentes et du loisir.

Je menai Bernard dans ma chambre. Il s'assit sur la table et moi sur une chaise à côté de lui. Si vous trouvez, madame, que c'était une démarche bien hardie, il faut penser que cette entrevue était la dernière, que nous ne devions pas nous retrouver avant sept ans, que nous avions mille choses à nous dire pour lesquelles il ne fallait pas de témoin, et qu'enfin je lui avais, par malheur, donné des droits sur moi. Au reste, il n'était pas disposé à

en abuser ce soir-là, car nous nous sentions tous deux le coeur serré, et nous retenions à peine nos larmes.

«Rose, ma chère Rose, me dit-il dès que nous fûmes assis, c'est la dernière fois que je te parle, il ne faut pas que tu me caches rien. M'aimes-tu comme je t'aime et comme je t'aimerai toujours? M'aimes-tu assez pour attendre mon retour sans inquiétude, et de me jurer de ne pas te marier et de n'écouter les discours de personne pendant tout ce long temps? Dis, m'aimes-tu assez pour cela?»

Tout en parlant il serrait mes mains dans les siennes avec une force et une tendresse extraordinaires.

«Oui, je t'aime assez pour t'aimer éternellement, dis-je à mon tour.

--Pense, reprit-il, que j'ai vingt ans aujourd'hui, et que j'en aurai vingt-sept et toi vingt-quatre à mon retour. Pense que ce temps est bien long, qu'il viendra peut-être beaucoup de gens pour te regarder dans les yeux, pour te dire que tu es belle, que je suis loin et que je ne reviendrai jamais; pense...

--J'ai pensé à tout, lui dis-je. Mais toi, veux-tu jurer de m'être toujours fidèle, d'avoir en moi une confiance entière, non pas seulement aujourd'hui, ni demain, mais tous les jours de l'année, et dans deux ans, et dans dix ans, et durant la vie entière? Veux-tu jurer de ne croire personne avant moi, quelque chose qu'on puisse te dire de ma conduite, quelque parole qu'on puisse te rapporter?

--Je le jure!

--Pense à ton tour qu'il est bien facile de dire du mal d'une honnête fille, qu'il ne faut qu'un mot d'une mauvaise langue et qu'un mensonge pour la déshonorer, qu'il se fait bien des histoires dans le pays et qu'on pourra me mettre dans quelqu'une de ces histoires. Es-tu bien résolu et déterminé à n'écouter rien de ce qu'on pourra te dire contre moi, à moins que tu ne l'aies vu de tes deux yeux; et veux-tu jurer, si l'on te fait quelque rapport, quand ce rapport viendrait de ton père ou de ta mère, ou des personnes que tu respectes le plus, de me le dire à moi avant toute chose, afin que je puisse me justifier et confondre le mensonge?

--Je le jure! Et maintenant, Rose, nous sommes mariés pour la vie. Prends cet anneau d'or que j'ai acheté aujourd'hui pour toi; et si je manque à mon serment, que je meure!».

Je ne répéterai pas, madame, le reste de notre conversation. Nos parents mêmes auraient pu l'écouter sans nous faire rougir, et Bernard évita avec soin tout ce qui aurait pu me rappeler la faute que nous avions commise. Moi-même je n'osai y faire la moindre allusion, par un sentiment de pudeur que vous comprendrez aisément. Hélas! il était bien tard pour me garder.

Le lendemain, Bernard partit avec les conscrits de sa classe et alla rejoindre son régiment.

Dès qu'il fut parti, je me trouvai seule comme dans un désert. Je sentais que mes vrais malheurs allaient commencer.

V

Cependant, comme après tout il faut vivre, et comme les pauvres gens ne vivent pas sans manger, et comme ils ne mangent pas sans travailler, et comme il fait froid en hiver, ce qui oblige d'avoir des robes de laine, et chaud en été, ce qui oblige d'avoir des robes de coton, et comme les robes de laine coûtent fort cher, et comme on ne donne pas pour rien les robes de coton, je me remis à travailler comme à l'ordinaire, dès le lendemain du départ de Bernard.

Ce ne fut pas sans une amère tristesse. Bien souvent je baissais la tête sur mon ouvrage, et je m'arrêtais à rêver de l'absent, et à me rappeler les dernières paroles qu'il m'avait dites et les derniers regards qu'il m'avait jetés en partant le sac sur le dos; mais le contre-maître de l'atelier ne tardait pas à me réveiller, et je reprenais mon travail avec ardeur.

Car il faut vous dire, madame, que je travaillais dans un atelier avec trente ou quarante ouvrières. Chacune de nous avait son métier et gagnait à peu près soixante-quinze centimes. Pour une femme, et dans ce pays, c'est beaucoup; car les femmes, comme vous savez, sont toujours fort mal payées, et on ne leur confie guère que des ouvrages qui demandent de la patience.

Quinze sous par jour! pensez, madame, si nous avions de quoi mener les violons; encore faut-il excepter les dimanches, où l'on ne travaille pas, les jours de marché, où l'on ne travaille guère, et les jours où l'ouvrage manque, ce qui arrive au moins trois semaines par an. Quand nous avons payé le propriétaire, le boulanger, le beurre, les légumes et les pauvres habits que nous avons

sur le corps, jugez s'il nous reste grand'chose et si nous pouvons faire bombance.

Et ce n'est rien encore quand on vit seule ou qu'on n'a pas des enfants à élever et des parents infirmes à soutenir; mais s'il faut élever les enfants (et peut-on les laisser seuls avant l'âge de douze ans?) et travailler en même temps, l'argent du ménage sort presque tout entier de la poche du mari.

Pour moi, qui n'avais ni parents à soutenir, puisque mon père était encore droit et vigoureux, ni enfants à élever, je me trouvais encore l'une des plus riches et des plus favorisées de l'atelier. Quoique la besogne que nous faisions ne fût pas des plus propres, et que parmi la laine et la poussière il y eût bien des occasions de se salir, je savais m'en garantir, et mon bonnet toujours blanc et noué avec soin sous le menton faisait l'envie de mes camarades. «Rose-d'Amour fait la coquette, disait-on; Rose-d'Amour a mis des brides bleues à son bonnet; Rose-d'Amour veut plaire aux garçons.» Et le contre-maître de la fabrique commença à me parler d'un ton plus doux qu'à toutes les autres, et à me faire des compliments sur mes beaux yeux, et à me dire qu'il m'aimait de tout son coeur, et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'avoir de plus belles robes et de plus beaux fichus que pas une fille de l'atelier, et enfin à vouloir m'embrasser publiquement, par forme de plaisanterie.

Là, madame, je me fâchai. Je ne puis pas dire que ses premiers compliments m'eussent fait de la peine, car enfin l'on est toujours bien aise d'entendre dire qu'on est jolie, surtout quand on n'a pas eu souvent occasion de l'entendre; et franchement, excepté Bernard, les garçons ne m'avaient pas gâtée jusque-là par leurs louanges. Mais quand je vis où le contre-maître voulait en venir, je fus indignée de sa conduite, et lorsqu'il m'embrassa, je le

repoussai fortement, ce qui l'obligea de s'asseoir brusquement sur un sac de laine pour se garantir de tomber en arrière, et, comme on dit chez nous, les quatre fers en l'air.

Ce commencement, qui aurait dû le décourager, ne fit que l'exciter davantage. Le contre-maître, madame, était un gros homme de quarante ans, laid comme les sept péchés capitaux, qui était marié, qui sentait l'eau-de-vie et qui était horriblement brutal. Très souvent, par pure plaisanterie, il nous donnait des coups de poing dans le dos, ou des coups de pied, ou des tapes sur l'épaule à assommer un boeuf. Ensuite il riait de toutes ses forces. Encore ne fallait-il pas se plaindre, car il était alors tout prêt à recommencer; et si l'on se plaignait au fabricant, il ne faisait qu'en rire, disant que cela ne le regardait pas et que nous saurions toujours bien nous accommoder avec le contre-maître, et qu'il ne fallait pas tant faire les renchéries, et toutes sortes de choses que je ne vous rapporterais pas, tant elles sont difficiles à croire.

Cependant, grâce au ciel, j'aurais encore assez bien supporté ses bourrades; mais pour ses caresses, madame, c'était à n'y pas tenir. Comme il savait par les autres filles de l'atelier l'histoire de mes amours avec Bernard,--car le pauvre Bernard avait pris tous ses camarades pour confidents, et ne leur avait rien caché, excepté ce que j'aurais voulu oublier moi-même,--il commença à me dire que Bernard ne reviendrait jamais, qu'il en conterait à toutes les filles qu'il pourrait rencontrer, qu'il était parti pour l'Afrique, et que dans ce pays-là nos soldats ramassaient les mauricaudes au boisseau, qu'il n'y avait qu'à se baisser et prendre, que Bernard n'était certainement pas homme à faire autrement que les autres, que j'en serais pour mes frais de fidélité, et qu'il était bien

dommage qu'une fille aussi jolie et aussi aimable que moi fût perdue pour la société.

Je le laissai parler tout son soûl sans lui rien répondre, et je continuai tranquillement mon travail. Ses discours ne faisaient rien sur moi, car j'étais bien résolue à n'aimer jamais que Bernard et à l'attendre éternellement. Les autres filles de l'atelier, un peu jalouses d'abord de la préférence du contre-maître, commencèrent, en voyant ma résistance, à se moquer de lui, et son caprice devint une sorte de fureur.

«Mon pauvre Matthieu, disait l'une, tu perds ton temps; Rose-d'Amour ne pense qu'à son bel amoureux; elle ne t'aimera jamais.

--Et pourquoi ne m'aimerait-elle pas, petit tison d'enfer, petit serpent en jupons? Tu m'as bien aimé, toi qui parles.

--Moi?

--Oui, toi; et tu m'en as donné des marques l'année dernière.

--Oh! le menteur.»

Voilà ce qui se disait dans l'atelier, et beaucoup d'autres paroles plus libres que je n'oserais vous répéter ici. Hélas! madame, on nous élève si peu et si mal! Dès que nous sommes nées, il faut marcher; dès que nous marchons, il faut aller à l'atelier; la moitié, que dis-je? les trois quarts d'entre nous n'ont jamais vu l'intérieur d'une école. Comment saurions-nous ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire, si l'on ne nous l'enseigne pas? Ah! les demoiselles qui sont riches, qui sont bien vêtues, bien chaussées, bien couchées, conduites en classe dès le matin et ramenées le soir, qui apprennent à lire, à calculer, à prier Dieu, à faire de la musique,--

ces demoiselles-là sont bien heureuses en comparaison de nous qui naissons au hasard, vivons par miracle et mourons si souvent sans secours.

Les discours du contre-maître, dont il ne se cachait guère, car ce sont choses trop communes dans les ateliers pour qu'on en fasse mystère, et le soin que je prenais de me taire et de me tenir toujours éloignée de lui, me firent d'abord une grande réputation de vertu, et l'on commença à me citer en exemple aux autres filles du quartier, ce qui ne laissa pas de les exciter un peu contre moi.

Vers ce temps-là, c'est-à-dire à peu près trois ou quatre mois après le départ de Bernard, un matin, je me sentis toute changée et je m'aperçus que j'étais grosse. Hélas! madame, c'était le juste châtiment de Dieu et la juste punition de n'avoir pas su me garder contre Bernard.

A cette découverte un froid glacial s'empara de tout mon corps et je me sentis prête à mourir. Pensez à cette horrible situation. J'étais grosse, et mon amant se trouvait si éloigné de moi qu'il ne pouvait même me donner de ses nouvelles et que je ne savais s'il pourrait jamais revenir. Encore s'il avait été là! il m'aurait soutenue, encouragée, épousée, aimée du moins. Mais non, tout se réunissait contre moi, et je ne vis d'abord à mon malheur d'autre remède que la mort.

Oui, madame, je vous le jure, ma première pensée fut de me jeter dans la rivière; car de paraître devant mon père qui m'aimait tant, qui ne pensait qu'à moi, qui aurait donné pour moi sa vie je n'osais d'abord en soutenir l'idée.

Ce qui rendait mon malheur plus affreux, c'est que je n'osais en parler à personne; car, vous le savez, madame, dans un pareil

embarras, on n'est pas seulement malheureux, on est encore plus ridicule. J'entendais par avance les cris et les plaisanteries de mes camarades de l'atelier, de celles surtout dont la conduite n'avait pas été bonne, et à qui l'on me citait pour modèle. Je voyais l'odieuse figure de Matthieu le contre-maître, et je les entendais dire en riant:

«Eh bien! Rose-d'Amour, te voilà donc _embarrassée_! La voilà, cette Rose-d'Amour, cette sainte-n'y-touche, cette hypocrite qui faisait tant la vertueuse et qui ne se serait pas laissé baiser le bout des doigts par un garçon, la voilà qui va faire des layettes et occuper la sage-femme. Va-t-on sonner les cloches pour le baptême, et faudra-t-il faire un carillon exprès?».

Dans cette inquiétude horrible, je ne vis qu'une seule personne en qui je pusse avoir confiance; c'était la mère de Bernard.

Elle seule pouvait excuser ma faute: elle m'aimait, elle avait longtemps désiré notre mariage. L'enfant, après tout, était son petit-fils, elle ne pouvait en douter, et si elle me condamnait, elle ne pourrait pas du moins condamner son petit-fils. D'ailleurs, il ne me restait pas d'autre moyen de salut, et j'aurais mieux aimé vingt fois--je vous l'ai dit--me jeter tête baissée dans la rivière que d'en parler moi-même à mon père.

Le soir même, j'allai la trouver. Depuis quelque temps, elle avait quitté notre maison, et rebâti la sienne avec beaucoup de peine et en empruntant quelque argent à gros intérêts. Elle était assise au coin du feu, quand j'entrai, et venait de manger sa soupe.

«Entre, dit-elle, ma pauvre Rose-d'Amour, entre, mon homme n'y est pas, et tu apportes toujours la joie partout où tu vas. Eh

bien! as-tu des nouvelles de Bernard?

--Non, lui dis-je en l'embrassant.

--Ni moi non plus. Ah! quel dommage de ne pas savoir lire et écrire comme un savant. Je lui écrirais et je le forcerais bien d'écrire, ce paresseux, car enfin, il a été à l'école, lui, et il lit couramment dans tous les livres. Où est-il maintenant? On m'a dit que son régiment avait quitté Strasbourg et qu'on l'envoyait en Afrique pour baptiser les Bédouins.

Ah! les gueux! ils me le tueront. On dit aussi qu'il fait si chaud là-bas qu'on y fait cuire la soupe au soleil, que les hommes y sont noirs comme des taupes, et qu'il y a des oranges aux arbres comme chez nous des prunes aux pruniers; mais ces gens-là sont si menteurs, ceux qui reviennent de là-bas, et ils savent bien qu'on n'ira pas voir s'ils ont menti.»

Pendant qu'elle parlait, je regardais le feu en cherchant un moyen de lui expliquer pourquoi j'étais venue; mais au moment de commencer, je sentais mon gosier se sécher et mon coeur battre si fort que j'en entendais les battements.

«Mère, lui dis-je en mettant mes bras autour de son cou, comme j'en avais l'habitude,--car de tout temps elle m'avait montré beaucoup d'amitié,--mère, je voudrais te dire un secret, mais je n'ose.»

Au mot de secret, ses yeux brillèrent comme deux charbons allumés.

«Parle, dit-elle, tu sais bien que l'on m'appelle _Bouche-Close_ dans la famille.»

C'était justement tout le contraire, mais enfin je n'avais pas d'autre ressource.

«Eh bien! lui dis-je en faisant un violent effort, mère, vous aurez bientôt un petit-fils.

--Que dis-tu? malheureuse?»

Alors je lui racontai tout ce qui s'était passé entre son fils et moi. Elle écouta sans m'interrompre ce triste récit, qui ne fut pas bien long, comme vous pouvez croire, car l'émotion où j'étais me coupait à chaque instant la parole. Enfin, quand j'eus tout dit, elle se leva de nouveau et me cria:

«Ah! malheureuse, qu'as-tu fait? Que va dire ton père?

--Mon père n'en sait rien, et c'est vous que je veux prier de lui dire.

--Ah! malheureuse! malheureuse! tu avais bien besoin d'aller au bois avec Bernard! N'aurais-tu pas dû l'empêcher de te suivre, ou le repousser bien loin? Ah! mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

Bernard est en Afrique et ne reviendra jamais, et voilà ma pauvre Rose-d'Amour qui est sa femme et qui ne sera jamais mariée. Ah! mon Dieu! comment vais-je faire pour l'annoncer à ton père? Il est capable de te tuer, le pauvre homme, dans le premier moment, et c'est bien excusable, car on n'a jamais vu personne se conduire comme tu t'es conduite, ma pauvre Rose; non, jamais! jamais! jamais. Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!»

Après ce dernier élan de douleur, elle convint pourtant avec moi qu'elle annoncerait cette nouvelle à mon père, et qu'elle lui promettrait d'adopter l'enfant.

Le lendemain à la même heure, j'étais assise toute tremblante à côté de mon père. J'attendais et je craignais horriblement l'arrivée de la mère de Bernard. Contre son usage, mon père qui ne parlait guère, était ce soir-là d'une humeur toute joyeuse.

«Boutonnet, dit-il, me doit cent vingt francs. Je veux te les donner, ma petite Rose, pour que tu fasses réparer ta chambre et que tu y fasses mettre du papier blanc comme une princesse. Au bas je veux planter une vignette et un petit berceau avec cette belle glycine que tu as vue dans le jardin du maire, qui est toute bleue et blanche, et qui s'étend si vite et si loin. Je veux que ta chambre soit la plus jolie de tout le quartier, comme tu en es la plus jolie fille et moi le plus heureux père. Et, ma foi, tiens, s'il faut que je t'avoue mes mauvais sentiments, je suis bien aise maintenant que Bernard soit parti pour l'armée et que votre mariage soit retardé. Il m'ennuyait, ce Bernard. Il était toujours ici, fourré dans la maison ou dans le jardin, il te donnait le bras, il te parlait matin et soir, il te faisait la cour; il ne me laissait rien; il avait tout récolté. A présent, du moins, il ne m'assassine plus de ses visites et je puis t'aimer en toute liberté. Ah! ma bonne Rose, ma chère Rose-d'Amour, tu es aujourd'hui toute ma pensée et ma vie, tu es mon soleil et ma joie. Quand je travaille, c'est pour toi; quand je chante, c'est parce que je t'ai vue; quand je suis triste, je t'écoute et ma tristesse s'en va. Ne me quitte pas, mon enfant; je suis vieux, et quoique fort, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre. Sois avec moi toujours,--mariée ou non mariée,--je te devrai mon dernier bonheur. Je ferai danser tes enfants sur mes genoux, et, comme leur mère, ils réjouiront ma vieillesse. Je leur dirai des contes bleus, je les ferai rire, je les amuserai, va, je ne te serai pas inutile. Je t'aime, mon enfant, parce que tu as toujours été bonne et douce, et que même enfant, je m'en souviens encore,

tu étais sans malice. Depuis dix-sept ans que tu es née, tu ne m'as pas encore donné un chagrin, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pour t'épargner une peine ou pour te faire un plaisir.»

En même temps, il me tenait étroitement serrée sur sa poitrine et m'embrassait avec tendresse. Je ne savais que répondre; j'avais envie de pleurer, en pensant à l'horrible nouvelle qu'il allait recevoir; j'aurais voulu retarder le moment fatal, et empêcher la mère de Bernard de lui tout apprendre. Je cherchais même moyen de l'avertir; mais il était trop tard. Elle entra au même instant.

Après les premiers compliments:

«Va te coucher, dit-elle, ma pauvre Rose-d'Amour; je te trouve maintenant un peu pâle. Tu auras trop veillé. Les veilles ne sont pas bonnes pour la jeunesse. Va te coucher. J'ai quelque chose à dire à ton père que tu ne dois pas entendre.

--Oh! oh! mère Bernard, dit mon père, vous êtes bien discrète aujourd'hui: sur quelle herbe avez-vous marché?

--C'est bon, c'est bon, vieux _Sans-Souci_. Je sais ce que je dis. Il est temps pour Rose d'aller se coucher.»

De fait, j'avais peine à me soutenir.

«C'est vrai, dit mon père en me regardant, te voilà toute pâle. C'est la croissance, sans doute.»

Il m'embrassa, et je courus m'enfermer et me barricader dans ma chambre, le laissant seul avec le mère de Bernard.

VI

Dès que la porte fut refermée sur moi et que j'eus mis le verrou, je collai mon visage à la cloison, et je cherchai à voir par la fente qui était entre deux planches; car notre maison, que mon père avait bâtie pièce à pièce, prenant là les pierres, ici le mortier, plus loin la brique, n'était pas, comme vous pensez bien, aussi solide que ces belles maisons en pierres de taille qu'on bâtit pour les bourgeois, qui ont pignon sur rue, chevaux à l'écurie, vin dans la cave, gibier et viande de boucherie dans le garde-manger, et des vêtements à n'en savoir que faire. Tout se faisait à bon marché chez nous; notre plancher était en cailloux tirés du fond de l'eau, et nos meubles auraient pu demeurer cinquante ans exposés dans la rue, nuit et jour, sans tenter personne.

Mais, malgré toute mon attention, je n'entendis rien. La mère de Bernard parlait à voix basse, et mon père, la tête dans ses mains et tourné vers le feu, demeurait immobile comme un rocher.

Excepté un cri étouffé qu'il fit au commencement, vous auriez dit une de ces statues qu'on voit à l'église dans les niches des saints.

Quand elle eut fini de parler, il ne répondit pas un mot. J'attendais avec toute l'inquiétude que vous pouvez penser quel serait son premier mouvement. La mère de Bernard, au bout d'un moment, recommença à parler et à l'interroger, mais il ne répondit encore rien. Ce silence m'inquiétait plus que ne l'aurait fait la plus violente colère.

«Eh bien! demanda-t-elle une troisième fois, que voulez-vous faire?

--Ah! ma fille! ma pauvre fille!»

Ce fut tout ce qu'il put dire. Il se leva, et, sans dire ni bonjour ni bonsoir à la mère de Bernard, il sortit et alla s'asseoir sur le rocher où nous nous étions assis si longtemps ensemble. J'eus peur un moment qu'il ne voulût se jeter de là dans le précipice et s'y briser la tête.

J'ouvris la porte sur le champ, et je courus sur ses pas.

Il se retourna.

«Que veux-tu?»

Je me jetai à genoux devant lui en joignant les mains.

«Père, pardonne-moi!

--Rentre! dit-il d'une voix qui me parut toute changée. Rentre!»

Je n'osai lui désobéir et je retournai dans ma chambre.

Le lendemain, en ouvrant la fenêtre au point du jour (je ne m'étais pas couchée), je le vis encore sur son rocher et dans la même position où je l'avais laissé le soir. Il avait les yeux fixes et la figure horriblement pâle.

La cloche de l'atelier sonna. C'était l'heure où tous les ouvriers descendent et vont travailler. Il se leva machinalement, prit sa hache, et parut prêt à descendre; puis, tout à coup, il fit un geste comme une personne accablée, jeta sa hache dans le jardin, sortit et s'en alla dans la campagne.

Le soir, il ne reparut pas, ni le lendemain, ni le troisième jour. Je me sentais tourmentée de remords horribles, je commençais à craindre qu'il ne se fût tué, et j'allai prier la mère Bernard de le faire chercher partout.

Quand j'entrai chez elle, je n'y trouvai que le vieux Bernard.

«Ma femme m'a tout raconté, dit-il. Viens ici, Rose.»

Je m'approchai en tremblant.

«Écoute, ce n'est pas à moi de te faire un crime, si tu me donnes des petits-enfants avant le temps. C'est bien la faute de Bernard autant que la tienne. Je ne te gronderai donc pas pour cela; mais tu vas me faire un serment.

--Lequel?

--Tu vas me jurer que jamais tu n'as donné le petit bout du doigt à personne.

--Oh! père Bernard!

--Eh! mon enfant, tu ne serais pas la première. Au reste, je ne veux pas te faire de peine. Oui, Rose, je te crois, et je suis prêt à recevoir mon petit-fils quand son temps sera venu: mais tu sens qu'il faut que tu te tiennes comme une sage personne, et que tu ne fasses plus parler de toi jusqu'à l'arrivée de Bernard, si tu veux qu'il t'épouse; car, sans cela, point de salut. On m'a parlé de Matthieu, le contre-maître....

--Oh! père, pouvez-vous croire?...

--Je ne crois rien, tu le vois bien, puisque je veux que tu sois ma fille comme auparavant; mais, enfin, il faut prendre ses pré-

cautions en ce monde. Je suis vieux, Rose, et j'ai bien vu des filles qui auraient juré de.... Allons, ne pleure pas, mon enfant, je ne te dis pas cela pour t'affliger, mais parce que je ne veux pas qu'on se moque de moi.»

Pendant qu'il parlait, je pleurais comme une Madeleine. Hélas! madame je commençais à voir toutes les suites de ma faute, et tous les malheurs que je m'étais attirés. Mon père en fuite, moi déshonorée, mon enfant sans père, et toute ma vie perdue pour un moment d'oubli.

«Et vous irez chercher mon père? dis-je au vieux Bernard.

--J'irai le chercher, Rose, mais je ne réponds pas qu'il revienne. _Sans-Souci_ a de l'honneur, et l'on n'aime pas à voir sa fille montrée au doigt dans le quartier.»

Chacune de ses paroles me perçait le coeur, et le pauvre homme n'y faisait pas attention et ne s'apercevait pas de l'effet de ses consolations. Enfin il fut résolu qu'il irait chercher mon père le lendemain.

Il partit, en effet, et, deux jours après, ramena mon père. Il ne se borna pas là, et chercha à nous réconcilier. Aux premiers mots, le vieux _Sans-Souci_ l'interrompit:

«Laisse-nous, Bernard. Je veux lui parler seul.»

Quand la porte fut refermée, mon père me dit, sans me regarder:

«Assieds-toi, Rose. Je ne te reproche rien. J'aurais dû te garder mieux. J'ai oublié mon devoir de père. Dieu m'en punit. J'ai eu confiance en toi; tu m'as trompé, tu ne me tromperas plus.

Aujourd'hui tu es femme et maîtresse de toi. Je n'ai plus aucun droit sur toi. Si tu veux courir les champs et prendre un autre amant, en attendant le retour de Bernard, tu es libre. Je ne te dirai pas un mot, je ne ferai plus un pas pour t'en empêcher. Mais si je n'ai plus de droits, j'ai encore des devoirs envers toi. Je dois te protéger jusqu'à ton mariage (si tu dois te marier jamais), contre la faim, la misère et les mauvais sujets. Quoique tu aies mérité d'être insultée, je ne veux pas qu'on t'insulte, et le premier qui te parlera plus haut ou autrement qu'à l'ordinaire, je lui romprai les os; oui, je lui romprai les os! ajouta-t-il en frappant sur la table un coup si fort, qu'elle se fendit en deux. Je voulais d'abord te quitter et te laisser cette maison, que j'avais bâtie pour toi, où ta mère est morte, où tes soeurs sont nées, je ne voulais plus te voir; mais si l'on croyait que je t'abandonne, tout le monde te cracherait à la figure, car on serait bien aise d'insulter une femme sans défense. Cela dispense les autres femmes de faire preuve de vertu.»

Les paroles sortaient une à une de son gosier avec un effort qui faisait peine à voir. Ces trois jours passés à courir la campagne l'avaient fatigué plus qu'une longue maladie. Je l'écoutais, abattue, consternée, presque prosternée, sans rien dire. Il reprit:

«Nous vivrons donc ensemble comme par le passé. Tout ce qui te manquera, je te le donnerai mais tu ne seras plus pour moi qu'une étrangère.»

A ces mots, je fondis en larmes et me jetai à genoux devant lui. Il m'écarta doucement de la main, se leva, et, prenant sa hache, il alla travailler comme à l'ordinaire.

Je me couchai sur mon lit, les membres brisés par la fatigue et la douleur. La fièvre me prit et ne me quitta qu'au bout de huit jours. Cependant mon histoire commençait à se répandre. Le départ subit de mon père et son retour, qu'on ne s'expliquait pas, avaient fait causer les voisins, car dans notre pays tout est événement. On interrogea mon père, qui ne répondit rien, suivant sa coutume. Alors la mère de Bernard fit entendre qu'elle en savait sur ce mystère plus long qu'elle n'en voulait dire. On la pressa de parler.

«C'est bon, c'est bon, dit-elle; ce n'est pas pour rien qu'on m'a surnommée Bouche-close. Vous voudriez bien savoir ce qu'il y a, mes petits amis; mais vous ne saurez rien, c'est moi qui vous le dis.

--On ne saura rien parce qu'il n'y a rien, dit une voisine.

--Ah! vous croyez qu'il n'y a rien vous autres? Et pourquoi donc le vieux _Sans-Souci_ aurait-il?... Mais je ne veux rien dire, pour vous faire enrager.

--Bon! s'il y avait quelque chose, reprit une autre, est-ce que vous ne l'auriez pas tambouriné depuis longtemps aux quatre coins de la ville?

--Tambouriné! vieille folle? c'est vous qu'on tambourine tous les jours depuis soixante ans! Ah! je tambourine les secrets! Eh bien! vous ne saurez pas celui-là, vous ne le saurez jamais, c'est-à-dire... vous ne le saurez pas avant le temps. N'empêche que Bernard est un fameux gaillard et un joli garçon.

--Voilà du nouveau! cria la vieille qui avait parlé de tambouriner. Elle va nous faire l'éloge de son Bernard. Un joli garçon,

n'est-ce pas, un va-nu-pieds qui n'a jamais su gagner dix sous!...

--Mon Bernard! un va-nu-pieds! Eh bien! quand je lâcherai mon coq, gardez vos poules, mes amies, je ne vous dis que ça.

--Un fameux coq! ce Bernard! Ne dirait-on pas que les filles vont courir après lui?

--Eh bien! et quand on le dirait, sais-tu qu'il y en a plus d'une qui!... Mais je ne veux rien dire, j'en dirais trop. Et après tout, ce n'est pas sa faute, à cette pauvre fille!...

--Quelle pauvre fille? dit une des curieuses. Quelle est l'abandonnée du ciel qui voudrait d'un vilain singe comme ton Bernard?

--L'abandonnée du ciel! Apprends, dévergondée, que tu serais encore bien heureuse d'être cette abandonnée du ciel, et si Bernard avait voulu.... Demande plutôt à....

--A qui, mère Bernard?

--A mon bonnet, bavarde! Tu voudrais bien savoir ce que je ne veux pas te dire; mais ce n'est ni moi, ni Bernard, ni le vieux _Sans-Souci_, qui....

--Le vieux _Sans-Souci_! cria l'autre, c'est donc Rose-d'Amour, Rose la vertueuse, Rose la rusée, Rose la renchérie, Rose qui fait la fière en public avec les garçons?

--Qui est-ce qui te parle de Rose-d'Amour, langue du diable, langue pestiférée?

--Bon! la vieille se fâche; mais c'est toi qui nous as parlé du vieux _Sans-Souci_.

--Le fait est, dit une autre, que Rose pâlit tous les jours.

--Rose maigrit, Rose se dessèche, Rose dépérit.

--C'est faux, dit la première qui avait parlé, Rose-d'Amour ne maigrit pas; au contraire, elle engraisse. Rose-d'Amour était en fleurs ce printemps, elle donnera des fruits cet hiver.

--Est-ce que vous allez devenir grand'mère, mère Bernard?»

La pauvre femme vit bien alors qu'elle avait trop parlé. Le plaisir de vanter son fils lui avait fait dire ce malheureux secret. Dès le lendemain, ce fut l'histoire de tout le quartier. Quand j'entrai dans l'atelier, le contre-maître vint me prendre le menton en riant. Mes camarades se moquèrent de moi; ce fut une risée générale. Le soir, on se mit en haie pour me voir passer. Ah! madame, les femmes sont si dures les unes pour les autres!

Cependant je n'osai rien dire, de peur que mon père ne se fît quelque querelle avec les voisins. Heureusement le pauvre homme, tout occupé de son propre chagrin, ne s'aperçut pas des affronts qu'on me faisait. Il allait de bonne heure à son travail, il revenait à la nuit close; pour éviter tous les regards, il se coulait le long des murs, il faisait des détours et rentrait à la maison en suivant des sentiers de chèvre. Nous ne nous parlions plus. Je préparais la soupe comme à l'ordinaire; il prenait son écuelle, s'enfonçait dans le coin de la cheminée et mangeait sans lever les yeux. Quand il avait fini il allait s'asseoir sur le rocher, mais seul, car je n'osais plus lui tenir compagnie; il demeurait là une heure ou deux, à réfléchir, rentrait et se couchait. A peine si je lui disais d'une voix tremblante:

«Bonsoir, père.»

Il me répondait:

«Bonsoir.»

Et se retournait du côté de la muraille. J'allais alors dans ma chambre, et je passais la moitié de la nuit à pleurer.

Voilà, madame, comment je passai la moitié de l'année. Enfin, j'accouchai d'une fille avec des douleurs terribles. Mon père avait fait venir la sage-femme et attendait, dans la chambre à côté de la mienne, que je fusse délivrée. Quand ma petite fille fut née, il la prit dans ses bras, l'enveloppa lui-même dans les langes et la mit dans le berceau; puis il entra pour me voir, et me demanda si j'avais besoin de quelque chose.

«Je n'ai besoin de rien, lui dis-je, que de ton pardon.»

Il se détourna sans répondre, et sortit en s'essuyant les yeux. Le pauvre homme était, je crois, mille fois plus malheureux que moi. Il m'aimait tant, et il me voyait si malheureuse! Mais il craignait de me donner la moindre marque d'amitié.

Quand je pus me lever, je lui demandai bien humblement la permission de nourrir moi-même mon enfant. Je craignais qu'il ne voulût pas la voir.

«Il est bien tard, dit-il, pour me demander cette permission-là; mais la pauvre enfant est innocente. Garde-la.»

Ce fut sa seule parole; mais je le voyais me regarder souvent quand il pensait n'être pas vu, et s'attendrir sur mon sort. Il allait chercher lui-même ou acheter tout ce dont j'avais besoin, et quand je voulais le remercier, il répondait brusquement:

«C'est pour l'enfant.»

Quand il fut question du baptême, je voulus encore lui demander conseil.

«Appelle-la comme tu voudras,» dit-il.

Je l'appelai Bernardine en souvenir de son père; mais comme ce nom faisait mal au vieux _Sans-Souci_, je changeais, quand il était là, ce nom pour celui de ma mère, qui s'appelait Jeanne.

Petit à petit, nous reprîmes notre vie ordinaire. Je nourrissais mon enfant, et comme je savais coudre, je gagnais encore quelque argent à demeurer dans la maison. Le père et la mère de Bernard venaient nous voir souvent, et nous parlions ensemble de Bernard, du moins quand mon père n'y était pas, car la première fois qu'on en parla devant lui il se leva, sortit, et ne voulut pas rentrer de toute la soirée.

Il faut vous dire, madame, que ma pauvre Bernardine était jolie comme un ange, avec de beaux cheveux blonds frisés, de petites dents blanches comme du lait, et des lèvres comme on n'en fait plus. Dès l'âge de huit mois elle commença à marcher, et à neuf mois elle disait papa et maman, comme une personne naturelle.

Le vieux _Sans-Souci_, malgré tout son chagrin, ne tarda pas à l'aimer plus que moi-même. Il la prenait dans ses bras, il lui riait, il lui chantait des chansons comme on en fait aux petits enfants:

Do, do, L'enfant do.

Il la berçait dans ses bras, il la portait dans le jardin, il la mettait à cheval sur son cou, la promenait et la faisait sauter et danser. Quand elle eut un an, il finit par ne pouvoir plus s'en séparer.

Vous jugez si j'étais contente et si j'espérais de me réconcilier avec lui.

Il m'arriva bientôt un autre bonheur.

Depuis que j'avais sevré mon enfant, j'étais retournée à l'atelier, où l'on finissait par s'accoutumer à moi. Le contre-maître seul essayait encore de prendre avec moi un air familier, mais je me tenais toujours aussi loin que je pouvais, et même un jour, comme il voulut m'embrasser de force pendant que mes camarades riaient, je le menaçai de tout dire à mon père.

«Est-ce que tu crois que je le crains ton père?» dit-il en grognant et grondant comme un dogue.

Mais il n'osa plus y revenir, et je vécus tranquille pendant quelque temps.

VII

Un soir, la mère de Bernard entra chez nous avec son mari. Elle tenait à la main une grande lettre ouverte qui me fit battre le coeur dès que je l'aperçus.

«Eh bien! Rose-d'Amour, dit-elle en m'embrassant, voici des nouvelles de Bernard. Il n'est pas mort, il n'est pas estropié: il est vainqueur du sultan de Maroc; il a les galons de caporal; il a pris la _tante_ du sultan. Ah! pour ça, je ne n'y comprends rien. Que veut-il faire de la tante du Sultan? Il valait bien mieux prendre son neveu; mais il paraît qu'il courait à bride abattue et que Bernard, qui était à pied et qui portait son sac et son fusil, n'a pas pu

le rattraper. C'est égal, c'est bien drôle de laisser là sa tante. Pourquoi l'avait-il menée à la bataille?

--Voyons, dit le vieux Bernard, donne-moi la lettre pour que je la lise, car tu nous la racontes si bien que je n'y comprends plus rien.

--Et qu'est-ce que tu comprends, vieux fou? Tu ne sais pas seulement faire cuire ta soupe, et si tu fermais les yeux tu ne saurais pas la manger. Écoute-moi cette lettre, Rose, et tu verras les belles choses qu'il dit pour toi et pour moi.»

En même temps, elle commença sa lecture. Tenez, madame, voici la lettre:

«Isly.... 1845.

«Ma chère mère,

«La présente est pour vous dire que je me porte bien et que je souhaite que la présente vous trouve dans le même état qu'elle me quitte, c'est-à-dire joyeuse et bien portante, ainsi que mon père, le vieux Sans-Souci et ma petite Rose-d'Amour, et mes parents, et mes amis, et toutes mes connaissances.

«Subséquemment, je viens d'être fait caporal avec des galons dont auxquels je me suis fait sensiblement hommage pour la circonstance de ce que les Morocains sont venus nous attaquer pendant que nous mangions la soupe, ce qui m'a dérangé notoirement, vu qu'il est sensible qu'on ne peut manger la soupe et faire le coup de feu avec commodité, et qu'il faut choisir substantiellement entre la soupe et l'étrillement du moricaud, dont j'ai choisi l'étrillement, dans l'espérance de manger plutôt ma soupe et plus tranquillement, ce qui n'a pas manqué.

«Insensiblement le sultan de Maroc, qu'on appelle Raman, Karaman ou quelque chose de pareil, vu que dans son pays on est comme qui dirait aux galères et qu'on y rame à perpétuité, à cause du soleil qui est chaud comme braise et qui rend noirs comme charbon ceux qui ont la négligence de le regarder en face, ce pauvre sultan, que je dis, a eu l'imprudence de venir se frotter contre ma baïonnette, dont je lui ai montré la pointe avec l'intention de la lui mettre dans la poitrine comme dans un fourreau; mais que le moricaud, pénétrant mon dessein, m'a grossièrement montré le dos, comme s'il avait eu besoin d'un lavement; mais que je n'ai pas eu le temps d'obtempérer à son désir, vu qu'il était déjà loin et que ma baïonnette conséquemment n'a pas des ailes comme les oiseaux, et que, comme dit l'autre, ce n'est pas la peine de courir après la mauvaise compagnie, et que, s'il m'a fait une impolitesse en me tournant le dos, je puis bien lui pardonner diamétralement en long et en large, vu qu'il a fait le même affront au maréchal Bugeaud et à tous les officiers et sous-officiers du régiment, et que le sergent-major m'a dit qu'il aurait fait la même chose au grand Napoléon lui-même.

«Itérativement et sans tarder, j'ai couru droit vers sa tente, qui était étendue sur six bâtons dorés et qui prenait l'air au soleil, et que moi et Dumanet nous l'avons emportée à nous deux sur nos épaules et qu'on a dit que nous aurions la croix, ou du moins que mon capitaine l'aurait, ce qui honore toute la compagnie et subséquemment le simple soldat, dont auquel du reste mon capitaine a bien voulu me dire que je serais mis à l'ordre du jour et que j'aurais les galons de caporal, ce qui m'a fait plaisir, vu que je sais que tu es glorieuse de ton fils et que tu seras bien aise d'apprendre qu'il est le brave des braves ou qu'il ne s'en faut de guère, mais qu'il t'aime toujours par-dessus toute chose, mère Bernard,

excepté toutefois ma chère Rose-d'Amour que j'espère qui m'attendra toujours, et qui sera éternellement ma chérie.

«Je compte que tu m'écriras bientôt pour me donner de tes nouvelles, et subséquemment de celles de mon père, de Rose-d'Amour et de toute la famille, et que tu me diras qui est-ce qui vit et qui est-ce qui meurt, et qui est-ce qui se marie, et je t'embrasse sur les deux yeux.

«Ton fils honoré,

«Bernard.»

«Dis à Rose-d'Amour que je voulais lui envoyer la tente du sultan, mais qu'on va l'embarquer pour la France et la donner au roi Louis-Philippe, qui pourra la montrer, s'il veut, à tous ces badauds de Parisiens. Dis-lui aussi que voici bientôt deux ans que je suis loin d'elle et que nous n'avons plus que cinq ans à attendre.»

Je ne sais pas, madame, ce que vous pensez de cette lettre, mais, pour moi, elle me fit un effet dont vous ne pouvez pas avoir d'idée. Tout ce que j'avais souffert, je l'oubliai en un instant. Je ne pensai plus qu'au bonheur de revoir Bernard, et, s'il faut le dire, ses galons de caporal me rendaient toute fière. Je pensai tout de suite qu'il avait gagné la bataille à lui tout seul, et que c'était une grande injustice de ne pas lui donner la croix et de ne pas mettre son nom dans tous les journaux; et j'enviai la mère de Bernard, qui pouvait s'en aller et montrer sa lettre dans tout le quartier et se faire honneur de son fils, comme j'aurais voulu me faire honneur de mon mari et du père de ma petite Bernardine.

Mon père, qui avait tout entendu, et qui n'en faisait pas semblant, parut plus content qu'à l'ordinaire, et pendant quelques

jours je fus presque heureuse. Hélas! madame, ce n'était qu'un moment de repos dans ma douleur, et ce que j'avais souffert n'était rien auprès de ce que j'avais à souffrir encore.

Un soir, c'était pendant l'été, après souper, mon père tenait ma petite Bernardine dans ses bras et était assis sur un banc devant la porte. Il s'amusait à la faire sauter sur ses genoux et la faisait rire aux éclats, lorsqu'un homme qu'il connaissait vint à passer. C'était un mauvais ouvrier, méchant, querelleur, ivrogne, et qui avait eu quelque dispute avec mon père deux mois auparavant, je ne sais plus à quel sujet.

Quand cet homme vit mon père ainsi occupé, comme il avait bu ce jour-là, il voulut l'insulter et lui dit:

«Bonsoir, _Sans-Souci_, comment va ta petite bâtarde?»

A ces mots, mon père, qui était l'homme le plus doux du monde et le plus ennemi des batailles, devint pâle comme un mort; il déposa Bernardine à terre, et saisissant l'homme aux cheveux, il le roula dans la poussière et l'accabla de coups de pied et de coups de poing.

Les voisins voulurent l'arracher de ses mains, mais mon père y allait avec tant de rage qu'on ne put jamais délivrer l'autre; à peine si l'on parvint à le relever à demi, tout sanglant et la bouche écumante.

Cependant, à force de frapper, mon père, fatigué, finit par lâcher prise. A ce moment, l'autre ayant ses deux mains libres, tira de sa poche un compas (c'était un charpentier comme mon père) et l'en frappa deux fois dans la poitrine. Mon père tomba aussitôt, et l'autre se sauva sans qu'on pût l'arrêter.

Jugez, madame, quel spectacle pour moi qui voyais toute cette bataille commencée à cause de moi, et qui ne pouvais pas l'empêcher. Je me jetai sur mon père pour le relever; mais il était en tel état qu'il fallut le porter sur son lit. On appela le médecin, qui secoua la tête et dit qu'il n'avait pas deux heures à vivre.

«Puisqu'il en est ainsi, dit mon père, sortez tous: je veux parler à ma fille.»

Mes yeux se fondaient en eau. Je ne pouvais plus parler. Je m'avançai vers son lit.

«Embrasse-moi, dit-il, ma chère enfant, et réconcilions-nous, puisque je vais mourir. Dieu me punit d'avoir été peut-être trop sévère avec toi, après avoir été trop négligent.

--Oh! père, tu me pardonnes!»

Et je l'embrassai de toutes mes forces.

«Je ne te pardonne pas, ma pauvre Rose, dit-il, c'est Dieu seul qui pardonne. Moi, je t'aime. Qu'est-ce que je pourrais te reprocher? Ne m'as-tu pas aimé, soigné, caressé? As-tu été ingrate ou méchante avec moi? Jamais. Et si tu as manqué à tes devoirs de femme, n'est-ce pas toi qui en as porté la peine? Va, je t'aime, et si je regrette quelque chose, c'est de te laisser seule et sans protection sur la terre, car tes soeurs, je le sais, sont tout occupées de leurs maris et de leurs enfants, comme il est naturel, et ne pourront jamais t'aider. Je ne puis plus rien pour toi que te donner cette maison. Je te la donne. Tes soeurs ont reçu leur dot. Toi, attends Bernard, puisqu'il le faut, et élève Bernardine mieux que je ne t'ai élevée. Je ne te demande pas de la rendre meilleure et plus douce que toi, car tu as toujours été bonne et soumise envers

moi, ni plus laborieuse, car je ne t'ai jamais vu perdre une minute, mais de la surveiller mieux. Hélas! tu vois tous les malheurs qui naissent d'un moment d'oubli. Apporte-moi Bernardine.»

Il la prit dans ses bras, la regarda un moment, l'embrassa, et me la rendit en disant:

«C'est tout ton portrait; elle sera aussi jolie que toi.»

Quelques moments après, le prêtre entra et resta seul pendant une demi-heure avec lui. Quand il fut sorti, je revins à mon tour, je pris la main de mon père; il fit un effort pour me sourire encore, et mourut.

Je me trouvai seule sur la terre, avec Bernardine qu'il fallait protéger, quand j'avais moi-même si grand besoin de protection.

VIII

Ce nouveau et terrible malheur, le plus grand de tous peut-être, qui venait de me frapper, aurait dû exciter la pitié de nos voisins; ce fut tout le contraire. Quand j'allai en pleurant, et la tête cachée dans le capuchon de ma mante, mener au cimetière le corps de mon pauvre père, j'entendis de tous côtés des cris contre moi.

«La voilà, cette coquine qui a fait assassiner son père! La voilà, cette dévergondée! Si elle n'avait pas eu une si mauvaise conduite, le pauvre homme vivrait encore. Ah! c'était un digne homme, celui-là, et qui méritait bien de n'être pas le père d'une pareille effrontée!... Pauvre vieux Sans-Souci! il n'aurait pas donné une chiquenaude à un enfant ni fait de mal à une mouche,

mais elle l'a tourmenté toute sa vie et n'a pas eu de repos qu'il ne fût tué. La misérable! comment ose-t-elle se montrer dans les rues? On devrait la poursuivre à coups de pierres?»

Voilà, madame, les choses les plus douces qu'on disait de moi et que j'eus tout le temps d'entendre de notre maison à l'église et de l'église au cimetière.

Quand le cercueil fut descendu dans la fosse, et quand les premières pelletées de terre eurent été jetées sur le corps les cris redoublèrent, et quelques-uns parlaient de me jeter dans la rivière.

A ce moment-là, brisée par la fatigue, par la honte, par le désespoir, je me trouvai mal et je tombai sans connaissance dans le cimetière même. Personne, excepté le vieux Bernard, ne s'occupa de me relever; on cria même que c'était une comédie, que je cherchais à inspirer de la pitié aux assistants; et quand, ranimée par les soins du père Bernard, je pus sortir du cimetière et revenir à la maison, on me suivit dans la rue avec des huées.

Enfin, madame, j'avais bu le calice jusqu'à la lie, et j'étais devenue comme insensible à tout. Au point où j'étais arrivée, je ne craignais ni n'espérais plus rien, et la mort même aurait été pour moi un bienfait.

Quant je rentrai chez moi, le vieux Bernard me quitta. C'était un honnête homme, mais il craignait qu'on ne lui fit un mauvais parti, et il n'était pas de force ni d'humeur à me défendre seul contre tous. La mère Bernard, quoi qu'elle aimât beaucoup Bernardine, ne voulait pas non plus se compromettre pour moi, car on quitte volontiers ceux contre qui le monde aboie, et ce sont de solides amis ceux qui vous défendent quand vous êtes seul contre tous.

Ce soir-là, quand je me vis seule au coin de mon feu, à cette place où mon père était encore assis la veille, je fus prise d'une telle envie de pleurer et d'un tel désespoir que j'eus un instant l'idée de me briser la tête contre les murs. Je pensais que j'étais seule au monde, que Bernard m'avait oubliée ou m'oublierait à coup sûr; que s'il ne m'oubliait pas, ses parents l'empêcheraient d'épouser une fille sans dot et déshonorée, qu'il me trouverait vieille et laide à son tour, qu'on lui ferait cent histoires de moi où je serais peinte comme une mauvaise fille, et qu'il faudrait qu'il m'aimât d'un amour sans pareil s'il pouvait résister à tous ces dégoûts. Enfin, mon coeur ne me fournissait que des sujets de chagrin, et si ce désespoir avait duré quelque temps, je crois que j'en serais devenue folle.

Pendant que je réfléchissais ainsi, ma petite Bernardine, que j'avais mise dans son berceau et oubliée, s'écria:

«Papa! papa!»

A ce cri, qui me rappelait si cruellement ma perte, je me remis à pleurer et j'allais la prendre dans son berceau; mais l'enfant, effrayée sans doute de voir ma figure pâle et décomposée, détourna la tête et se mit à crier plus fort:

«Papa! papa!»

Je sentis alors que j'étais mère et qu'il n'était plus temps de se désespérer.

«Papa est sorti, lui dis-je.

--Il est sorti.... Va-t-il revenir bientôt?

--Je ne sais pas.

--Il reviendra en été? dit l'enfant.

--Oui, mon enfant, en été.»

Ces deux mots la calmèrent. Il faut savoir que, lorsqu'elle demandait quelque chose qu'il m'était impossible de lui donner, j'avais l'habitude de lui promettre de le donner en été, et ce mot dont elle ne connaissait pas le sens lui faisait autant de plaisir que si j'avais fait sa volonté.

Au bout d'un instant, Bernardine s'endormit dans mes bras, et je la plaçai sur son lit.

Je demeurai enfermée chez moi pendant plusieurs jours sans voir personne car les parents mêmes de Bernard m'avaient abandonnée, et mes soeurs et mes beaux-frères ne voulaient plus me voir. Enfin, il fallut sortir et aller chercher de l'ouvrage à l'atelier.

Aussitôt qu'on me vit paraître, ce ne fut qu'un cri contre moi. Toutes mes camarades se levèrent pour me chasser et déclarèrent qu'elles partiraient si je rentrais au milieu d'elles. Madame, j'étais si désespérée que je ne ressentis pas ce terrible affront comme j'aurais fait en toute autre circonstance; je m'assis sur une chaise en faisant signe que je ne pouvais plus me soutenir, ni parler, et que je priais qu'on eût pitié de moi.

Mais le triste état où j'étais ne m'aurait pas sauvée de cette avanie si Matthieu le contre-maître n'avait pas pris mon parti.

«Que lui voulez-vous, dit-il, à cette pauvre Rose-d'Amour? Elle a un enfant; eh bien! et vous, n'avez-vous pas fait tout ce qu'il faut faire pour en avoir aussi? Asseyez-vous et tenez-vous tranquilles, ou si quelqu'une de vous remue je la mets à la porte

de l'atelier. Et vous Rose, allez à votre métier. C'est moi qui aurai soin de vous.

--Il aura soin! il aura soin! dit tout bas en grondant l'une des plus furieuses. Est-ce qu'il va prendre la succession de Bernard?»

Matthieu l'entendit et lui donna un grand coup de poing sur l'épaule.

«Tais-toi, dit-il, ou je vais raconter tes histoires.»

Cette menace fit taire tout le monde, mais on ne cessa par pour cela de me haïr et de me persécuter secrètement; cependant, c'était déjà beaucoup de pouvoir travailler et vivre.

Vous êtes étonnée, madame, et vous croyez peut-être que j'avais affaire à de très-méchantes femmes. Pas du tout: elles n'étaient ni meilleures ni plus mauvaises que celles qu'on voit tous les jours dans la rue; mais elles me voyaient à terre et me frappaient sans réflexion, comme on fait toujours pour le plus faible, dans le grand monde aussi bien que dans le petit.

Quand je revins chez moi, j'y trouvai la mère de Bernard, qui gardait ma petite fille pendant que j'étais à l'atelier. Elle fut bien contente d'apprendre que j'avais enfin trouvé de l'ouvrage.

«Est-ce que tu vas vivre seule? me dit-elle.

--Et comment voulez-vous que je vive? Mes soeurs ne veulent pas de moi.»

Je vis qu'elle était tentée de m'offrir un logement dans sa maison, mais qu'elle n'osait me le proposer de peur de s'engager et d'engager Bernard. D'ailleurs, son mari pouvait le trouver mauvais: il avait été très fâché du bruit qui s'était fait et des paroles

qu'il avait entendues le jour de l'enterrement de mon père; il ne voulait pas s'exposer à une seconde algarade. C'était un homme sage et voyez-vous, madame, les hommes de ce caractère n'aiment pas à s'exposer sans nécessité.

Je vécus donc seule, ne sortant que pour aller le dimanche à la messe et tous les autres jours à l'atelier. Je commençai aussi à réfléchir et à écouter avec plus de soin les exhortations qu'on faisait en chaire tous les dimanches.

Jusque-là j'avais entendu, sans les comprendre, les paroles de l'Évangile que lisait le curé dans sa chaire, ou plutôt, comme font les enfants, je marmottais des prières dont je n'avais jamais cherché le sens; mais quand je sentis que j'étais seule sur la terre, et que je ne pouvais attendre de consolation de personne, je commençai à réfléchir et à vouloir causer avec Dieu même, puisqu'on dit qu'il écoute également tout le monde, et qu'il n'est pas besoin d'être savant pour l'entretenir face à face.

En récitant les premiers mots de la prière que je faisais soir et matin: «Notre Père qui êtes aux cieux,» je fus étonnée de n'avoir jamais pensé à ce que je commençai à me faire du ciel une idée que je n'avais jamais eue auparavant.

Je me souvins que mon père, qui n'était pourtant pas un savant, m'avait souvent dit que le ciel était tout autre chose que ce qu'on se figure; que c'était une espace immense où roulaient des milliards d'étoiles, et que ces étoiles étaient un million de fois plus éloignées de nous que le soleil, et qu'elles étaient elles-mêmes des soleils, et qu'autour de chacun de ses soleils tournaient des quantités innombrables de mondes plus grands que la terre entière et la mer; et je fis réflexion que si notre soleil était si

petit en comparaison de cet espace immense, et si petite notre terre en présence du soleil, et si petite ma ville en présence de la terre entière, et moi si petite dans cette ville même, ce n'était pas la peine de s'occuper de mes voisins, ni de leur haine, ni de leur mépris; que la vie ici-bas était assez courte pour qu'on pût eu oublier facilement et promptement toutes les douleurs; que si ce voisinage m'était insupportable, je pouvais me réfugier dans ma chambre et que mon âme trouverait aisément un abri dans ces pensées et dans ces espérances, qu'il n'était au pouvoir de personne de m'enlever.

Je pensai aussi que cette vie éternelle dont nous parlait le curé n'était peut-être pas autre chose qu'une vie nouvelle dans un monde meilleur, où je pourrais aisément trouver une place si je remplissais tous mes devoirs sur la terre; je pensai aussi avec joie que si j'avais commis une grande et inexcusable faute, je l'avais très cruellement expiée; que le départ de Bernard, la mort de mon père, la haine et le mépris de mes voisins étaient des châtiments dont la justice divine pouvait se contenter, et que s'il m'arrivait de quitter cette vie avant le retour de Bernard, je pouvais espérer, ne m'étant pas révoltée contre ma destinée, qu'elle cesserait de me poursuivre dans un autre monde, et que je pourrais rejoindre mon père et vivre heureuse à mon tour.

Ces réflexions, que je vous dis bien, mal, et que je ne fis pas en un jour, commencèrent à rendre mon esprit plus tranquille. Je ne craignais plus comme auparavant de tomber dans un affreux désespoir; ou plutôt, comme j'étais étendue toute meurtrie au fond du précipice, je ne craignais plus aucune chute ni aucune meurtrissure. Cependant mes épreuves n'étaient pas terminées.

IX

Le meurtrier de mon père ayant été arrêté, fut jugé deux mois après à la cour d'assises. Je fus forcée, comme témoin, d'assister au jugement. Nouvelle douleur, qui recommençait l'ancienne.

Ah! madame, si vous saviez dans quels termes les magistrats me parlèrent, comme on me fit entendre, en m'interrogeant, que j'étais une fille perdue, comme tous les témoins déclarèrent que j'avais une réputation déplorable, comme le procureur du roi me renvoya à ma place d'un air de mépris en relevant la manche de sa robe, comme on rejeta sur moi tous les torts de la querelle, comme l'avocat de celui qui avait tué mon père fit l'éloge de son client, comme il assura que mon pauvre père, le vieux _Sans-Souci_, était un homme sans moeurs, un vagabond, mal famé; que sais-je encore (hélas! pauvre père! un si bon ouvrier, si laborieux et si doux! et c'est moi qui lui attirais toutes ces injures!)? comme il ajouta que son client avait donné une marque d'intérêt et d'amitié à mon père en lui demandant des nouvelles de sa petite-fille; comment mon père, qui était toujours (à son dire) ivrogne et furieux, avait répondu par des injures et des coups à cette marque d'amitié; comme il avait voulu assommer le client, pris en traître (en traître!) et forcé de se défendre, avait résisté de son mieux; comment un compas s'était trouvé dans sa poche: comment mon père avait voulu le prendre et l'en frapper; comment l'autre s'était débattu et mon père s'était enferré, ce qu'on pouvait appeler «une justice de la divine Providence.».

Enfin, madame, il parla tant et si bien; il leva si souvent les bras vers le ciel et les fit retomber sur la barre, il invoqua les présents et les absents, et il dit de si belles choses de son client et de

si laides de mon père et de moi, que l'assassin fut acquitté et que le peuple le reconduisit en poussant des cris et en applaudissant à la sentence; et moi, pour échapper aux coups de pierres et aux huées, j'attendis la nuit, je traversai la ville en courant, et m'enfermai chez moi en grande peur d'être poursuivie. C'est la justice des hommes.

Quand je rentrai, ma petite Bernardine me tendit les bras en riant; je la pris à mon cou, je la serrai de toutes mes forces sur ma poitrine, comme si l'on avait voulu me l'arracher, et je me sentis consolée. Après tout, grâce à mon travail et au petit jardin que mon père m'avait laissé, je n'avais ni froid ni faim, et je pouvais vivre en paix, entre ma famille et Dieu. Combien de malheureux voudraient pouvoir en dire autant!

Cependant je comptais les jours, les mois et les années qui me séparaient encore de Bernard. Lui seul me restait sur la terre; mais s'il venait à m'abandonner, je me sentais tout à fait découragée, car les réflexions pieuses et la confiance en Dieu pouvaient bien m'adoucir l'amertume de la vie, mais non pas me la rendre précieuse et me la faire aimer. L'amour seul pouvait faire ce miracle.

Une chose surtout, quand j'étais seule, m'inquiétait cruellement. Pourquoi ne m'écrivait-il pas? Il est vrai que je ne savais pas l'écriture (c'est un de nos grands malheurs à nous, pauvres ouvrières), mais la mère Bernard aurait dû me lire ses lettres.

Quand je l'interrogeais, elle répondait toujours:

«Bernard va bien, il sera sergent un de ces jours. Son capitaine est très-content. S'il veut être officier, il le sera, et même colonel.

--Colonel!»

A vous dire le vrai, madame, je ne sais pas trop ce que c'est qu'un colonel; mais j'ai toujours entendu dire qu'il faut être si riche et si grand seigneur pour en porter les épaulettes, que j'avais peine à croire que Bernard pût être colonel, et cependant, en y pensant bien, je trouvais que personne n'en pouvait être plus digne.

J'ai su depuis que la mère de Bernard ne me disait pas tout. Son fils m'avait écrit, mais en mettant sa lettre dans celle de sa mère, parce qu'il désirait que sa mère me la lût tout haut elle-même, et aussi parce qu'il avait peur que mon pauvre père (le vieux Sans-Souci), dont il ignorait la mort, ne voulût l'intercepter; en quoi il se trompait des deux côtés, car mon père me laissait toute liberté, et la mère de Bernard, qui commençait à se dégoûter de moi à cause de tout le bruit qu'on avait fait, et qui rêvait de voir son fils officier, et qui aurait voulu lui faire épouser la fille d'un notaire, garda soigneusement toutes les lettres sans m'en dire un seul mot.

Enfin, j'étais arrivée à l'âge de vingt-deux ans; Bernard n'avait plus que deux ans de service à faire, et je commençais à espérer la fin de mes peines, lorsqu'un soir le contre-maître Matthieu, qui n'avait jamais cessé de me faire la cour mais que j'avais tenu à distance, s'avisa de me demander un rendez-vous.

Il faut vous dire que sa femme était morte depuis deux mois, et qu'avantageux comme il l'était, il avait toujours cru qu'il n'y avait que cet obstacle entre nous. Je le priai de me laisser tranquille.

«Écoute, dit-il, il faut que tu aies un amoureux caché, car de vivre ainsi seule et d'attendre quelqu'un qui ne viendra jamais, ce n'est pas naturel.»

Je haussai les épaules sans répondre, et je rentrai chez moi.

Il était à peu près dix heures du soir; Bernardine était déjà couchée et j'allais me coucher moi-même, lorsque j'entendis qu'on frappait à la vitre deux coups légers. Je n'eus pas grand peur d'abord, car il n'y avait rien à prendre chez moi, et la mère de Bernard venait quelquefois chez moi le soir et frappait de la même manière pour se faire entendre.

Je me levais donc et j'ouvris la fenêtre sans défiance.

«Est-ce vous, mère?»

Pour toute réponse, un homme sauta dans la chambre qui était au rez-de-chaussée et au niveau de la rue. Aussitôt je poussai un cri.

«Tais-toi, dit-il. C'est moi, Matthieu. Ne me reconnais-tu pas?»

Je reculai, moitié de frayeur, moitié de colère:

«Je ne vous connais pas. Que me voulez-vous? Sortez, ou j'appelle.

--Pas de bruit, Rose. On viendrait, on me trouverait ici, et l'on croirait que tu m'as fait venir. Expliquons-nous tranquillement.

--Je ne veux pas m'expliquer, lui dis-je avec force. Sortez d'ici!

--Allons, tu fais la méchante; tu as tort. Je t'aime, tu le sais bien. Tu es seule, je suis seul aussi, car mes enfants ne comptent

pas. Nous pouvons vivre ensemble.

--Va-t'en, Matthieu, ou je crie: Au feu!»

A ces mots, il saute tout à coup sur moi et veut me fermer la bouche. Mais je me dégage à la faveur de l'obscurité; je saisis une chaise, et la jette dans ses jambes. Il tombe, j'ouvre la porte, et je me mets à courir comme une folle dans la rue.

Dès qu'il vit que je m'étais échappée, il sortit lui-même, et pour éviter d'être rencontré, il descendit à travers les jardins qui vont de ce côté-là jusqu'à la rivière.

Quand je vis qu'il était parti, je rentrai moi-même toute tremblante dans la maison, je fermai soigneusement la porte et la fenêtre, je mis un bâton à côté de mon lit pour me défendre si j'étais attaquée la nuit, et je dormis assez tranquillement jusqu'au lendemain.

Je ne parlai de cette aventure à personne, et on ne l'aurait pas connue si un voisin qui par hasard était dans son jardin, n'avait aperçu au clair de lune Matthieu qui fuyait du côté de la rivière. Il le reconnut sur-le-champ, et n'eut rien de plus pressé que d'en parler le lendemain à tout le quartier.

Ce fut une rumeur générale. Si le feu avait pris à trois maisons à la fois, on n'en aurait pas fait plus de bruit.

On fit d'abord raconter au voisin tout ce qu'il avait vu.

«A quelle heure?

--A dix heures.

--C'était Matthieu? L'avez-vous bien reconnu?

--Parbleu! si je l'ai reconnu! il a laissé sa casquette dans mon jardin.

--Et d'où venait-il?

--Ah! pour cela, je n'en sais rien.

--Je le sais, moi, dit une femme. Il venait de chez Rose-d'Amour.»

A ce nom, tout le monde se mit à crier:

«En voilà une gaillarde, une effrontée! Rien ne pourra donc la corriger? Comment! elle va débaucher les pères de famille, maintenant!

--Faites attention à ce que je vous dis, ajouta une de mes camarades d'atelier, il y aura encore quelqu'un de tué pour cette malheureuse.

--Ce n'est pas étonnant, dit une vieille femme. Les hommes n'aiment que ces créatures-là?»

Et cette fois encore, on rejeta sur moi tous les torts. C'était moi qui avais encouragé Matthieu. Du vivant de sa femme, je l'avais reçu chez moi tous les soirs. Quelqu'un dit qu'il l'avait vu sortir de ma maison à trois heures du matin. On plaignit la pauvre défunte, on assura qu'elle était morte du chagrin de voir la mauvaise conduite de son mari; enfin tout ce qu'on avait dit contre moi depuis le départ de Bernard se réveilla de nouveau, et cette fois je n'avais plus d'appui nulle part. Mon père était mort, mon pauvre père, le seul être qui m'eût protégée!

Il faut vous dire que j'avais encore, sans le savoir, un nouveau sujet de tristesse.

Quand je vis que Bernard ne m'écrivait pas et que sa mère ne me parlait plus de lui que rarement, de loin en loin, j'avais résolu d'apprendre à lire et à écrire, et d'écrire mes lettres moi-même, car excepté le catéchisme, qu'on m'avait fait apprendre pour la première communion, je ne savais absolument rien de ce qu'on enseigne dans les écoles.

Mais en même temps j'étais fort embarrassée d'apprendre, car d'abord, madame, je n'avais pas la tête bien organisée pour les livres. Cela vient un peu de naissance, comme vous savez, et mon père, mes soeurs et moi nous avions la tête si dure qu'il avait fallu renoncer à nous apprendre à lire.

Cependant, comme je veux fermement ce que je veux, je m'en allai trouver un pauvre garçon qu'on appelait Jean-Paul, qui était sans famille, sans parents connus, et sorti, je crois, de l'hospice de Lyon. Ce pauvre Jean-Paul, qui était boiteux et marqué de la petite vérole, mais doux comme un mouton et aimé de tout le monde à cause de sa bonté, faisait le soir, après souper, une école de lecture et d'écriture à sept ou huit filles de mon âge qui n'avaient pas appris à lire mieux que moi, et qui en sentaient trop tard la nécessité.

Comme il était garçon tailleur et vivait de son aiguille, sans être riche, il faisait son école gratis et ne se faisait pas prier pour écrire les lettres de son quartier. J'allai lui demander de me recevoir parmi ses élèves.

Le pauvre garçon me regarda en souriant, suivant sa manière, et me dit:

«Tu es bien grande, Rose-d'Amour, pour apprendre l'écriture à ton âge. Est-ce que tu veux écrire à ton colonel?

--Justement. C'est à mon colonel.

--Au colonel Bernard?

--Oui, au colonel Bernard.

--Eh bien! viens quand tu voudras.»

J'y allai le soir même, et je commençai à travailler si durement et avec tant d'application à faire des barres, des _a_, des _o_, des _i_, des _u_, des majuscules, des minuscules, de la ronde, de l'anglaise, de la bâtarde et de la coulée, que j'en étais bien souvent plus fatiguée que de bêcher la terre, tant la plume est un outil pesant pour celui qui n'en a pas l'habitude.

Enfin je commençai à écrire des lettres grandes d'un pouce, puis d'un demi-pouce, d'un quart de pouce, et finalement de grandeur naturelle, et quoique je n'aie jamais été grande écrivassière, je puis maintenant me faire lire et lire les autres.

Pendant ce temps, Jean-Paul pensait à tout autre chose. Un soir, comme je m'en allais après la leçon, il me retint par le bras, et me fit signe qu'il avait quelque secret à me dire. Moi, toujours simple et bien éloignée de croire qu'on pût s'occuper de moi, je restai et je m'assis.

Jean-Paul ferma la porte et s'assit en face de moi.

«Rose-d'Amour, la bien nommée, dit-il, comment me trouves-tu?»

Je crus qu'il voulait rire.

«Très joli garçon,» lui dis-je.

Il secoua la tête.

«Non, non, ce n'est pas cela que je te demande, Rose. Parle-moi sérieusement, et regarde-moi bien... Écoute, j'ai vingt-six ans, cent francs d'économies et le mobilier que voilà; je t'aime à la folie. Veux-tu m'aimer?

--Est-ce que tu vas m'insulter, Jean-Paul?» lui dis-je d'un air triste.

Je me sentais venir les larmes aux yeux.

«T'insulter? moi! Rose-d'Amour! moi, t'insulter! As-tu pu le croire? Je te demande si tu veux te marier avec moi?»

Je lui tendis la main. Il la baisa et la serra dans les siennes.

«Eh bien, tu acceptes? dit-il. En ce cas, la noce se fera dans quinze jours.

--Elle ne se fera pas. Tu ne m'as pas comprise, mon bon Jean-Paul. Elle ne se fera jamais.

--Ah! oui, je le sais, tu aimes Bernard; mais pense-t-il encore à toi, et reviendra-t-il jamais?

--Qu'il revienne ou non, je l'aime, et j'ai promis de l'attendre.

--Non, tu ne l'aimes pas, s'écria-t-il. Écoute-moi, Rose, je sais ce qui t'arrête. C'est ta fille. Eh bien! je la reconnaîtrai. On se moquera de moi, mais je me moquerai des autres à mon tour. Je t'aime et je serai heureux. Je n'ai pas de parents, pas de famille, je suis un enfant trouvé, je ne dois compte de rien à personne, et je t'aime. Ne me dis pas que tu ne m'aimes pas aujourd'hui: je le sais et je te le pardonne; mais tu m'aimeras un jour. Tu es si bonne! car je te vois depuis cinq ans, Rose, et je n'ai pas cru un seul mot de ce qu'on a dit de toi. Je ne le croirais pas quand je

l'aurais vu de mes deux yeux. Tu es seule, sans amis, sans fortune, sans mari, sans amant. Je suis seul comme toi, et personne ne m'aime; appuyons-nous l'un sur l'autre, aimons-nous et marions-nous. Va, je ne serai pas jaloux de Bernard. Je te prends telle que tu es, et je t'aime mieux qu'aucune créature, car tu es la meilleure fille du quartier; et quoiqu'on t'ait fait bien du mal, tu n'as jamais cherché à te venger: et la vengeance aurait été pourtant bien facile. Ce qu'il me faut, c'est une bonne femme, douce et laborieuse, et soigneuse, et je sais que tu le seras, car tu l'es déjà. Dis un mot, Rose, et tu feras mon bonheur et peut-être le tien.

Je ne puis vous dire, madame, combien je fus touchée des paroles de ce pauvre garçon: je sentais bien qu'il disait vrai et qu'il m'aimait tendrement; mais moi je ne l'aimais pas, et surtout j'avais dans le coeur un trop tendre souvenir de Bernard.

Comme il vit que je ne répondais rien, il me crut ébranlée et voulut continuer. Ses yeux bleus, qui étaient pleins de douceur, m'imploraient encore mieux que ses discours; mais, d'un mot, je lui fermai la bouche.

«Adieu, Jean-Paul. Je te remercie, et tu seras toujours pour moi un ami, le meilleur et le plus sûr après Bernard; mais ce mariage est impossible, et je ne remettrai plus les pieds dans cette maison.

--Et tu ne me permettras pas d'aller te voir?

--Non, car tu ne pourrais pas t'empêcher de me parler de ce que je ne veux plus entendre. Devant Dieu, je suis la femme de Bernard, et je ne dois entendre de personne un mot d'amour.

A ces mots, je sortis et refermai la porte. Il n'essaya pas de me retenir, tant il était consterné.

X

Quand on connut l'aventure de Matthieu, le père et la mère Bernard, qui avaient été jusqu'alors assez bien disposés pour moi, ne purent pas s'empêcher de croire qu'il fallait que j'eusse fait de grandes avances à ce misérable, pour qu'il osât entrer chez moi par la fenêtre à dix heures du soir. Quand chacun eut dit son mot et raconté son histoire, le père Bernard hocha la tête et dit à sa femme:

«Rose-d'Amour ne sera pas notre fille.

--C'est une dévergondée, dit la mère. On m'assurait encore ce matin qu'elle recevait trois ou quatre jeunes gens toutes les nuits et, de plus, monsieur l'adjoint au maire.

--Qu'elle reçoive qui elle voudra, dit le père, j'empêcherai bien Bernard de l'épouser.

--Et moi aussi, dit la mère. Mais qui aurait cru cela de cette petite fille que nous avons tenue sur nos genoux, qui était si sage et si douce, étant enfant! Il faut que Dieu l'ai abandonnée.

Le lendemain, sans perdre de temps, la mère Bernard vint chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Quoique je connusse déjà par mes camarades d'atelier tous les bruits qui avaient couru, j'étais loin de m'attendre à ce dernier coup.

Je ne vous raconterai pas son discours. Je ne l'entendis pas tout entier. Aux premiers mots, je compris tout, et je reçus comme un coup de massue sur la tête.

«Ah! mère, lui dis-je, est-ce vous qui devriez me dire une chose pareille!»

Et je me mis à fondre en larmes.

«Écoute, mon enfant, répondit-elle, mets-toi à ma place. Tu ne penses qu'à toi; moi, je pense à mon Bernard, et je ne serais pas bien aise qu'il fût le mari d'une coureuse. Je veux croire que tu n'as rien fait de mal, et que tu n'attirais chez toi ce Matthieu et tous les autres que pour chanter les psaumes avec eux et dire les litanies de la sainte Vierge; mais...

--J'ai attiré Matthieu? moi!

--Ma foi, je répète ce qui se dit. Ils sont là plus de trente qui ont vu les gens entrer chez toi à toutes heures de la nuit, ou en sortir. Il faut bien croire de pareils témoins. Et après tout....

--C'est bien, lui dis-je en me levant, car je me sentais indignée, vous pouvez dire à Bernard ce qu'il vous plaira, mais vous êtes chez moi.

--C'est bon, c'est bon, on s'en va. Ne vas-tu pas faire la princesse parce que tu t'es mise dans ton tort? Je ne te dit pas: au revoir, ma petite.»

Je la laissai partir et ne cherchai pas à la retenir; puis je repris ma vie accoutumée, et je retournai à l'atelier, malgré les cris d'indignation des voisins, qui disaient que je m'entendais avec Matthieu.

Le méchant homme lui-même le laissait croire, et en mon absence disait d'un air fin:

«Rose-d'Amour et moi, nous ne sommes pas aussi brouillés qu'elle veut le faire croire.»

Si vous me demandez pourquoi je n'ai pas quitté son atelier, je vous dirai, madame, que je craignais de ne pas trouver d'ouvrage dans un autre. Les mauvais bruits qui couraient m'auraient suivie partout: j'aurais été persécutée ailleurs tout autant et peut-être davantage; et d'ailleurs, je vous avoue que, grâce à mes lectures,--car depuis que Jean-Paul m'avait enseigné à lire, je lisais souvent _l'Évangile_ et _l'Imitation de Jésus-Christ_, et j'en tirais des consolations infinies,--grâce à mes lectures, je devenais à peu près indifférente à tout ce qu'on disait de moi. Toujours frappée au même endroit et par tous, je sentais ma blessure se cicatriser, et je commençais à vivre dans un monde bien supérieur à tous les autres, dans le monde où les corps ont disparu, et où il ne reste plus que de purs esprits. Là, du moins, je me sentais libre.

Enfin j'appris de mes camarades que Bernard allait revenir; on disait qu'il était sergent, qu'il allait obtenir un emploi dans les droits réunis, qu'il allait vivre comme un bourgeois, et sa mère parlait même de lui acheter une charge d'huissier.

A cette nouvelle, je sentis mon coeur battre plus vite et plus joyeusement, et je crus que mes peines touchaient à leur fin. Imaginez, madame, un enfer qui a duré sept ans avec la promesse du paradis! Voilà ce que je pensai tout de suite en apprenant ce retour. Du reste, j'en eus bientôt des preuves certaines.

La mère de Bernard commença à parcourir le quartier en racontant les campagnes de son fils, tous ses grades depuis celui de

caporal jusqu'à celui de sergent; tous les Arabes qu'il avait tués; tous les bois de myrtes et de lauriers-roses où il avait chassé le lion, le tigre, la panthère, le léopard, la perdrix, le lièvre et tous les autres animaux féroces. Elle fit blanchir sa maison du haut en bas: quoique la maison, qui était neuve, comme vous savez, n'en eût guère besoin. Elle acheta des cravates, des mouchoirs, des chemises, douze paires de bas; elle parlait même d'aller au-devant de lui jusqu'à Paris, et (à ce qu'on disait) de le faire revenir en poste comme un prince.

Toute la rue était en rumeur à cause de cet événement.

Pour moi, qui attendais Bernard avec plus d'impatience qu'elle, car je lui avais écrit depuis deux ans une douzaine de lettres auxquelles il n'avait jamais répondu, je me tenais plus renfermée que jamais dans mon atelier, et au sortir de l'atelier dans ma chambre.

J'étais certaine, quelque mal qu'on pût lui dire de moi, qu'il n'en croirait pas un mot, tant j'avais confiance en lui, et j'étais sûre que sa première visite et sa première parole seraient pour moi.

Enfin, j'appris un matin dans mon atelier que Bernard devait arriver le soir par la diligence. Le père Bernard devait aller l'attendre avec tous ses amis, et la mère faisait préparer un grand souper dont la fumée (car nous étions voisins) pourrait se faire sentir jusque chez moi.

Rien n'était plus naturel que toute cette joie, ce festin et ses apprêts. Eh bien! madame, il me semblait entendre parler de mon enterrement. A mesure que l'heure approchait, je me sentais

prête à me trouver mal, et je fus forcée de sortir de l'atelier et de rentrer chez moi.

Je venais à peine de fermer ma porte et de m'asseoir près de la fenêtre, qui donnait sur la campagne, lorsque j'entendis les grelots des chevaux et le roulement de la diligence au fond de la vallée. En même temps, je vis les amis de Bernard et son père arrêter la diligence le faire descendre et l'emmener bras dessus bras dessous après l'avoir embrassé.

«A quoi pense-t-il maintenant? me disais-je. M'a-t-il oubliée? Je le saurai en le voyant entrer. Son premier regard, sa première parole doivent être pour moi.»

J'avais mis ma plus belle robe et mon plus beau bonnet. J'avais habillé Bernardine comme une petite poupée, et je la retenais à grand'peine à côté de moi pour qu'elle fût tout à fait belle quand son père la verrait pour la première fois. Je me demandais aussi s'il fallait attendre Bernard, ou bien si je ne ferais pas mieux de descendre dans la rue et de me jeter dans ses bras dès qu'il aurait paru. Cependant un reste de défiance me retint, et j'attendis de pied ferme, mais non sans maudire la lenteur des minutes.

Il parut enfin au coin de la rue. Je le voyais, cachée derrière le rideau de ma fenêtre. Il était plus fort, plus hardi, mieux découplé, mieux pris dans sa taille, plus beau aussi; mais c'était bien Bernard. Il avait penché son képi sur l'oreille, ce qui lui donnait l'air guerrier; sa moustache était fine et longue. C'était un bel homme, un joli garçon dont toute femme eût été fière.

Il passa devant ma maison sans lever les yeux. J'étais là, prête à crier, à m'élancer, je laissai retomber le rideau. J'étais presque folle de douleur. Pas un regard! Ses amis étaient avec lui; peut-

être n'osait-il pas les quitter et entrer chez moi, mais pas un regard!

Il ne m'aimait plus!

Ainsi pendant sept ans j'avais souffert mort et passion à cause de lui; mon père était mort, j'avais été déshonorée, je vivais, seule, malheureuse, méprisée, abandonnée de tous: une seule chose me soutenait, son amour, et il ne m'aimait plus!

Le tonnerre serait tombé sur ma tête sans me faire plus de mal.

J'ôtai mon bonnet, je le jetai à terre, je pleurai de colère et de désespoir. Bernardine étonnée se jetait à mon cou et cherchait à me consoler.

«Tu m'avais promis de me faire voir papa. Où est-il donc papa?

--Il est parti, mon enfant, il ne reviendra plus!»

Quand la nuit fut venue et l'enfant couché, j'allai m'asseoir dans mon jardin, qui était voisin de celui de Bernard, sous un berceau que mon père avait fait lui-même, et j'entendis de là le bruit du souper, le choc des verres, les cris de joie des amis, et le vieux Bernard qui buvait à la santé de son fils, de sa femme, de l'armée française, du roi des Français, de la garde nationale et du sultan Abd-el-Kader.

J'entendis aussi la voix de Bernard! mais il me parut moins gai qu'on s'y attendait, et quelqu'un en fit la remarque.

«Je suis un peu fatigué, dit-il. J'ai fait cent lieues sans dormir.

--Et tu veux dormir ce soir? dit le père. C'est trop juste. Eh bien! va te coucher, mon garçon; et nous, amis, buvons.»

Bernard monta dans sa chambre, et au lieu de se coucher, s'assit auprès de la fenêtre. Il appuyait son menton sur sa main. Je le voyais parfaitement quoiqu'il ne me vît pas, car son visage était éclairé par la lune et j'étais dans l'ombre, sous le berceau.

Après être resté plus d'une heure dans cette position, il poussa un long soupir, ferma la fenêtre et se coucha.

Quelques moments après, ses amis sortirent de la maison, et j'entendis le vieux Bernard qui chantonnait un air à boire:

Que Monus et la Folie Veillent toujours sur notre vie, etc.

Alors, toute brisée par le désespoir, j'allai me coucher à mon tour. Voilà comment se passa ce jour dont j'avais attendu tant de bonheur.

XI

Le lendemain fut pareil. Bernard passa et repassa devant ma maison, sans même lever les yeux sur ma fenêtre. Oh! sa mère avait dû lui raconter de moi de terribles histoires. Je ne puis vous dire, madame, combien j'étais indignée. Quelque chose qu'on m'eût dit de lui, de quelque crime qu'on l'eût accusé, je n'en aurais rien cru; et lui, sur un simple récit, me croyait coupable et me condamnait sans m'entendre.

Que dis-je? il me condamnait! il poussait si loin le mépris qu'il ne daignait pas s'informer de moi, ni douter un seul instant! Et

tous ces bruits infâmes qui avaient couru sur moi, lui seul en était cause; quand le monde entier m'aurait condamnée, lui seul aurait dû m'absoudre: et pendant que je vivais dans la solitude et le désespoir, il fêtait ses amis, il en était fêté; il riait peut-être quand on lui parlait de moi!

Cette pensée devint si continuelle et si désespérante, que je crus retrouver un moment la force d'oublier Bernard et de me faire à moi seule une vie, puisque je ne pouvais plus être mariée à celui pour qui j'avais tout sacrifié.

Je continuai d'aller à l'atelier en ayant soin d'éviter les rues et les heures où je pouvais craindre la rencontre de Bernard. Je ne voulais pas qu'il me crût assez peu fière pour le rechercher et me justifier près de lui.

Il ne me fut pas du reste très-difficile de l'éviter, car il prenait de son côté le même soin, et quoique les deux maisons fussent très-proches voisines l'une de l'autre, et que les deux jardins fussent très-petits et séparés seulement l'un de l'autre par un mur à hauteur d'appui, nous vécûmes pendant trois semaines côte à côte sans nous voir et sans échanger une parole.

Une seule fois, je le vis paraître à l'entrée de la rue au moment où je sortais moi-même. Aussitôt je me sentis pâlir si fortement que la force me manqua, et je rentrai chez moi sans le regarder.

Ne croyez pas, madame, qu'il y eût là quelque sentiment de honte. Non: je me sentais forte devant lui. Tout le monde pouvait me reprocher d'avoir failli; lui seul ne le pouvait pas, car je n'avais failli que pour lui.

Cependant on commençait à s'étonner de sa conduite. Les histoires d'amour, c'est comme les assassinats; tout le monde aime à en parler, et surtout les femmes. Mes camarades d'atelier s'aperçurent bien vite que Bernard ne pensait plus à moi. On nous surveilla, on vit bien que ni publiquement ni secrètement nous n'avions ensemble aucune intelligence; on lui en parla, et voici comment, car j'ai su plus tard toute l'affaire.

Un jour, une fille assez coquette du quartier, qui avait, je crois, quelque envie d'épouser Bernard, causait avec lui.

«Oh! vous, dit-elle, on ne peut pas se fier à vous.

--Pourquoi? demanda Bernard.

--N'avez-vous pas trompé cette pauvre Rose-d'Amour.»

Bernard devint sombre tout à coup.

«Ne parlons pas de cela, dit-il. C'est elle qui m'a indignement trompé, et pour qui? pour ce Matthieu, un misérable, pour Jean-Paul, un enfant trouvé, et qui sait encore pour combien d'autres? Ah! la malheureuse! elle m'a bien fait souffrir!»

Il faut vous dire qu'en effet le pauvre Jean-Paul, après que je l'eus refusé, ne se tint pas pour battu, et raconta son amour à tous les voisins; et quoiqu'il eût dit très-honnêtement et très-franchement toute la vérité, les autres filles, qui se trouvaient blessées de la préférence qu'il me donnait, avaient raconté l'histoire tout autrement que lui, disant qu'il en agissait ainsi par ruse et pour mieux cacher son jeu.

La conversation de Bernard et de cette fille me fut bientôt répétée par une de mes camarades d'atelier, car on se faisait un

plaisir de me tourmenter, parce que je ne voulais jamais rendre le mal pour le mal, ayant toujours à l'esprit cette parole de Jésus-Christ, que je lisais tous les soirs dans l'Évangile: «Aimez-vous les uns les autres.»

Ces paroles de Bernard me rejetèrent de nouveau dans une douleur dont vous ne pouvez avoir d'idée. Perdre ses amis, ses parents, son mari, c'est le plus grand malheur du monde; mais se sentir méprisée de celui qu'on aime le plus, n'est-ce pas le comble de toutes les calamités?

Alors, je commençai à désespérer de tout et à me dégoûter de la vie. Les livres saints eux-mêmes, que je lisais si souvent, n'avaient plus de consolation pour moi.

«Oui, puisqu'on me traite comme une malheureuse femme, odieuse à tous et méprisée de tous, pensai-je, c'est que Dieu ne veut pas que je vive plus longtemps, c'est que je n'ai plus rien à faire ici-bas.»

Hélas! madame, je ne me justifie pas, je vous raconte toutes mes pensées. Cependant, au moment de mourir, j'étais retenue par la crainte de laisser Bernardine seule sur la terre et exposée peut-être aux mêmes malheurs que sa mère.

«Eh bien, me dis-je, je vais la lui léguer en mourant. S'il ne m'aime plus, du moins il aimera sa fille.»

Un soir, donc, je mis le lit de Bernardine dans la chambre qui était à côté de la mienne, je fermai soigneusement la porte, j'écrivis à Bernard une lettre que voici:

«Bernard, tu m'as perdue, tu m'as abandonnée. Je te pardonne, je meurs. Prends soin de ta fille. A ce dernier moment, où

je vais paraître devant Dieu, je le jure, je n'ai jamais aimé que toi. Tu élèveras Bernardine et tu lui parleras quelquefois de sa mère, n'est-ce pas? Adieu!»

En même temps, je m'habillai de ma plus belle robe, j'allumai au milieu de la chambre le feu que j'avais mis dans un réchaud, et je me couchai sur mon lit, en laissant sur la table une lampe allumée.

Mais avant de vous dire ce qui suivit, il faut que vous sachiez que les paroles de Bernard n'avaient pas été rapportées à moi seule. Elles arrivèrent aussi jusqu'aux oreilles de mon pauvre ami Jean-Paul.

Comme c'était un très honnête garçon, tout rempli de délicatesse, il ne voulut pas souffrir qu'on m'accusât faussement d'une faute qu'il savait fort bien que je n'avais pas commise, et il voulut m'en justifier lui-même. Il alla donc trouver Bernard.

C'était après la journée terminée. Bernard, fatigué de son travail, mécontent de moi, de tout le monde et peut-être de lui-même, le reçut fort mal; mais Jean-Paul ne se rebuta point.

«Tes grands airs ne m'imposent pas, dit-il à Bernard. Je suis bon tout comme un autre pour te prêter le collet, et il faut que tu m'écoutes.

--Parle donc, puisque tu veux parler.

--Oui, je veux parler et dire la vérité, et peut-être suis-je le seul qui puisse ou qui veuille la dire sur Rose-d'Amour.

--Oh! oh! dit Bernard, que ce ton-là et la sincérité connue de Jean-Paul engagèrent à l'écouter plus attentivement.

--Oui, l'on t'a menti, si l'on t'a dit que Rose-d'Amour m'avait aimé.

--Sais-tu que c'est ma mère qui me l'a dit?

--Eh bien, sauf ton respect, la mère Bernard a menti comme tous les autres. Il y a ici une ligue contre cette pauvre Rose-d'Amour, et j'en sais bien la raison; c'est qu'elle a plus d'esprit, de bonté et de raison dans son petit doigt que toutes celles qui font tant les dédaigneuses n'en ont dans toute leur personne. Et, tiens, pour preuve, si tu y renonces, je l'épouse.

--Toi? dit Bernard étonné.

--Oui, moi, Jean-Paul, dit la _Paire-de-Ciseaux_, et si elle l'avait voulu il y a deux ans, ce serait déjà fait; mais elle t'attendait, la pauvre créature, et voilà comment tu la récompenses.

--Mais, dit Bernard toujours défiant, quel intérêt as-tu à me la faire épouser?

--Pauvre Bernard! tu es bien de la race de ceux qui disent toujours: «Voilà un honnête homme. Quel intérêt a-t-il à être honnête?» Eh bien! oui, puisque tu veux le savoir, oui, j'ai un intérêt, c'est que si tu l'abandonnes positivement, peut-être voudra-t-elle de moi; et ma foi, je ne ferai pas le difficile; je la prendrai dès demain, si elle veut, et même je t'inviterai à la noce.

--Qui t'empêche de commencer par là?

--Ah! c'est que je veux qu'elle ne doute pas que tu l'abandonnes. Cela pourra la décider en ma faveur. Et pour preuve de cet abandon, je veux que tu sois mon garçon d'honneur, et que tu ailles lui faire ma demande en mariage.

--Tu es fou!

--Je ne suis pas fou du tout; je suis très sensé. Je la connais depuis sept ans; je l'ai toujours vue aimable, douce, gaie, et fidèle à son devoir et à toi. C'est une femme comme celle-là qu'il me faut. Je me moque du passé. Ne suis-je pas moi-même un enfant trouvé? et si mon coeur est content, ai-je besoin de prendre l'avis du voisin?

--Mais enfin, dit Bernard qui doutait toujours, tu la prends quoiqu'elle ait été ma maîtresse; ne pourrais-tu pas la prendre aussi quoiqu'elle eût appartenu à Matthieu comme à moi?

--Et tu crois cela, imbécile? Matthieu s'est vanté, comme un fanfaron qu'il est, et jamais il n'a baisé le bas de sa robe. D'ailleurs, si tu ne l'aimes plus, que t'importe Matthieu et tout l'univers?

--Mais tu voulais me la faire épouser, tout à l'heure.

--Moi? jamais je ne t'en ai parlé. Je pense que c'est ton devoir parce qu'elle t'aime, et parce qu'elle a une fille de toi; mais je crois aussi que tu la rendras très-malheureuse, car tu es orgueilleux, égoïste, tu crois que le soleil et la lune tournent autour de toi, et tu tournes toi-même à tout vent comme une girouette. Le premier venu te fait voir des étoiles en plein midi. Quand tu es venu ici, l'on t'a fait croire tout ce qu'on a voulu; tu as tout avalé parce que tu es sans réflexion, et tu as rejeté cette pauvre Rose parce que tu es plein de vanité; et si vous vous mariez et qu'une méchante langue te parle encore d'elle, tu es si fou que tu croiras tout, tu te mettras en colère, tu la battras ou la tueras, et, dans tous les cas, tu la rendras éternellement malheureuse. Moi, au contraire, je l'aimerai toute ma vie, et elle m'aimera aussi, je le

sais, non pas d'amour, car on n'aime pas deux fois, mais de bonne et tendre amitié; et je serai son mari, je saurai toutes ses pensées, et je l'aimerai et l'honorerai éternellement, et je la protégerai contre tous, et j'ôterai pour elle les cailloux du chemin où elle s'est blessée si souvent, la pauvre fille! Et s'il faut...

--Écoute, interrompit Bernard, tu es un honnête homme, je le sais, et tu ne voudrais pas me tromper. Jure qu'elle ne t'a jamais aimé.

--Je le jure.

--Et jure aussi qu'elle n'a jamais aimé Matthieu.

--Je jure que je le crois, dit Jean-Paul: mais si tu veux savoir la vérité, interroge-le lui-même. J'irai volontiers chez lui avec toi, et je serai votre témoin.

--Eh bien! allons, dit Bernard.... Ah! si tu avais dit la vérité, quels remords pour moi!»

Matthieu était chez lui et fronça le sourcil en les voyant entrer. Il se douta bien à leur mine que Jean-Paul et Bernard venaient chercher une explication sérieuse.

«Que me voulez-vous? demanda-t-il.

--Te parler en particulier, dit Bernard. Fais sortir tes enfants.

--Sortons nous-mêmes,» dit Matthieu.

Et comme s'il eût craint quelque attaque, il prit dans un coin un fort bâton de houx. A cette vue Bernard, qui comprit sa pensée, en prit une autre de force et de longueur égales; Jean-Paul resta seul sans armes.

«Viens sur la route, un peu loin des maisons, dit Bernard. Il ne faut pas que personne, excepté Jean-Paul que voilà, entende la question que je vais te faire, ni ta réponse.

Matthieu y consentit, et ils marchèrent en silence jusqu'auprès d'un petit bois qui n'était pas fort éloigné.

«C'est là, dit Bernard. Arrêtons-nous. On dit Matthieu, que tu t'es vanté d'avoir eu les bonnes grâces de Rose-d'Amour?

--Je ne m'en suis pas vanté, répondit Matthieu.

--Eh bien! on l'a dit, et tu n'as pas dit le contraire.

--Ce n'est pas à moi à faire taire les langues.

--Voyons, dit Bernard, qui commençait à s'échauffer, as-tu été aimé d'elle, oui ou non?

--De quel droit fais-tu cette question? demanda Matthieu avec un grand sang-froid.

--Je devais l'épouser, et j'ai d'elle une fille. J'ai le droit de savoir si celle que je veux épouser est digne de moi.

--Et quelle preuve as-tu que je vais dire la vérité? Va, laisse parler les femmes. Épouse Rose, si cela te fait plaisir, et ne l'épouse pas si cela t'ennuie; mais ne va pas t'inquiéter et te tourmenter la cervelle pour savoir ce qu'elle a fait en ton absence.

--Ainsi, tu refuses de répondre?

--Je refuse.

--Défends-toi, car je vais te briser le crâne.

--Fou! dit l'autre, qu'est-ce que cela prouvera? Mais si tu veux, je suis prêt. En garde!»

Il se battirent à coups de bâton pendant un bon quart d'heure, éclairés seulement par la lune. Jean-Paul était témoin. Enfin, Matthieu reçut un dernier coup sur la tête, si violent qu'il en demeura tout étourdi. Il s'assit dans le fossé qui bordait la route, et se lava la figure, qui était couverte de sang. De son côté, Bernard se lavait aussi les mains dans l'eau du fossé.

«Maintenant, dit Matthieu, la bataille est finie, du moins pour ce soir, car je ne puis plus me soutenir, et il faudra me ramener chez moi. Je vais répondre franchement à ta question. Oui, j'ai voulu plaire à Rose-d'Amour; oui je suis allé chez elle un soir sans sa permission....

--Ah! misérable, s'écria Bernard, tu l'avoues donc?

--Pour moi, oui; mais pour elle non. Elle courut dans la rue en me voyant, et, comme je crus qu'elle allait appeler les voisins, je me mis à courir à travers les jardins. C'est ce jour-là qu'on me vit et qu'on fit toutes les histoires que ta mère t'a racontées.

--Et pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt? dit Bernard.

--Pour te donner confiance. Si j'avais parlé avant de me battre, tu aurais cru que je niais pour éviter la bataille. D'ailleurs, entre nous, j'étais un peu jaloux de toi, et j'espérais bien te frotter les épaules. Le bon Dieu a voulu que les miennes fussent frottées et non les tiennes.»

Quand Bernard entendit ces paroles, il fut saisi d'une telle joie, qu'il voulut courir sur-le-champ vers la ville pour se réconcilier avec moi; mais Jean-Paul le rappela.

«Eh! dit-il, donne-moi donc un coup de main pour transporter Matthieu, qui va passer la nuit dans ce fossé si tu ne m'aides.

--Qu'il y crève, s'il veut! dit Bernard; il l'a bien mérité!»

Cependant il vint au secours de son camarade et amena Matthieu, qui était d'ailleurs plus meurtri de coups que grièvement blessé.

Dès qu'il fut dans son lit, Bernard le quitta pour venir se réconcilier avec moi. Bernard courait si vite que l'autre avait peine à le suivre. Il était dix heures du soir, et tout le quartier dormait déjà. Ils virent ma lampe allumée, à travers les vitres, et frappèrent.

Le charbon était à peine allumé depuis une demi-heure, et déjà la fumée se répandait dans l'appartement. Je me sentais défaillir et ne répondis pas à l'appel qu'on me faisait du dehors.

«Rose-d'Amour! c'est moi! c'est moi!» criait Bernard.

Je reconnus cette voix et je crus rêver ou entrer déjà dans la mort. Cependant les cris continuaient, et comme je ne répondais pas, Bernard frappa si violemment la fenêtre qu'elle s'ouvrit, à demi brisée, et il entra en sautant dans la chambre avec Jean-Paul. L'air frais entra avec eux et commença à me ranimer.

«A la malheureuse! dit Jean-Paul, elle a voulu s'asphyxier.»

Et il ouvrit la porte aussitôt.

A ces mots Bernard s'élança vers mon lit, et m'embrassa sans que j'eusse le temps de me reconnaître.

«Rose, chère Rose, c'est moi qui t'aime et qui te demande pardon à genoux!»

Je ne vous répéterai pas, madame, tout ce qu'il me dit dans ce premier instant. Je l'entendais moi-même à peine tant j'étais étonnée, joyeuse et troublée de ce changement. Avoir touché la mort de si près, et rentrer tout à coup dans la vie, dans la joie, dans le bonheur?

«M'aimes-tu, me pardonnes-tu?» demandait mille fois Bernard.

Pour toute réponse, je me laissai aller dans ses bras.

A cette vue, Jean-Paul, que je n'avais pas encore aperçu, détourna la tête et sortit brusquement. Si généreux qu'il fût, notre bonheur lui faisait mal.

Bernard passa la moitié de la nuit à me raconter tout ce qu'il avait souffert à cause de moi, toute les vilaines histoires qu'on lui avait écrites au régiment, et quand je voulus me plaindre de sa crédulité, il me ferma la bouche d'un baiser. De mon côté, je lui racontai tous mes malheurs, et comment la seule espérance de le revoir m'avait soutenue pendant ces sept années d'infortune.

«Va, va, dit-il, plus rien ne nous séparera. Dans quinze jours nous serons mariés.»

Mais quand je lui montrai notre petite Bernardine, qui dormait et n'avait rien su des événements de la nuit, il s'écria qu'elle était plus belle que tout ce qu'il avait vu sur la terre, moi seule, exceptée, et il me jura si passionnément de m'aimer toujours, que je vis bien qu'il disait vrai et que je serais heureuse dorénavant pour le passé et pour l'avenir.

Douze jours après nous fûmes mariés. La veille, Jean-Paul vint me dire adieu.

«Vous ne restez pas pour la noce? lui dis-je.

--Non, Rose je vous remercie. Vous êtes heureuse, et par moi; j'en remercie le ciel, mais je ne puis m'accoutumer à vous voir au bras d'un autre. Je pars ce soir pour l'Amérique. Là, je verrai du nouveau, et je vous oublierai peut-être. Adieu.»

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/17344. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.